

Mercure de France

éditeur

Comment résoudre les difficultés qui ne manquent pas de se présenter quand on est installé, pour un vol de reconnaissance, à travers l'espace aérien, à cheval sur un simple triangle ? Que feriez-vous si la femme que vous aimez vous refusait sa porte au moment où la police vous poursuit et va vous surprendre en compagnie du pélican que vous avez volé pour elle ? Et quelle cravate choisir quand on s'apprête à rendre visite à une maîtresse qu'on n'a pas revue depuis des années, et dont tout laisse à penser qu'elle ne vous adressera pas la parole ? En ces temps où, comme chacun sait, la moralité décline et la futilité triomphe, on saura gré à Luis Campodónico de poser des problèmes comme celui de l'habillement d'un révolutionnaire ou de l'opportunité d'enfermer ceux qui vous ennuiant, problèmes dont l'urgence et l'universalité ne peuvent échapper à personne.

26 RUE DE CONDÉ PARIS VI

3-69-15.50

IMP. GROU-RADÉREZ, PARIS

Prix : 16,00 F

Luis Campodónico

33

CONTES



MERCURE DE FRANCE

A mi hermano Miguel Angel - hermano biológico
y, sobre todo, hermano en espíritu - tardíamente,
este libro, para corregir un error -

con la esperanza de que un día practiquemos
juntos la anárquica poesía de la Política.

En París, hacia la Navidad de 1970

L Campesino

LUIS CAMPODÒNICO

33

CONTES

*traduits de l'espagnol
par Françoise Campo*



MERCURE DE FRANCE

MCMLXIX

© MERCURE DE FRANCE, 1969.

CES CONTES SONT AU NOMBRE DE TRENTE-TROIS
PARCE QUE L'AUTEUR, APRÈS EN AVOIR RÉUNI
TRENTE-DEUX, EN A AJOUTÉ UN.

ON PEUT ÉGALEMENT SOUTENIR QU'ILS NE SONT
PAS AU NOMBRE DE TRENTE-TROIS, CAR ENSUITE
IL EN A ENLEVÉ TROIS.

Elle n'a pas le droit

Je souris, je lui montre l'animal, je lui tends la corde, et la voilà qui me regarde avec sa tête des mauvais jours. Je continue à sourire avec déjà plus de politesse que de sincérité en pensant : bon, c'est normal, il s'agit d'un cadeau un peu insolite, on ne vous offre pas un pélican à tous les anniversaires. Enfin, j'essaye de la justifier, de la comprendre. Bien entendu, il ne me vient même pas à l'esprit que l'âge de l'oiseau, un peu mûr, certes, puisse la déranger. J'attends qu'elle m'invite à entrer, naturellement, mais je me trompe. Elle ne dit rien ; elle ouvre la bouche comme si elle allait bâiller et reste là, clouée sur le seuil. Et moi avec la corde du pélican attachée à l'index de la main droite et mon chapeau à la main gauche.

Sa réaction manque de noblesse, à la fin. Qu'est-ce qu'elle croit ? Elle n'a pas le droit d'agir comme ça. Alors j'ouvre à mon tour la bouche, pas pour bâiller mais pour lui dire, presque caressant, sans employer, comme j'aimerais, un ton impératif :

— Bon anniversaire, Brunhilde. Je t'offre ce pélican.

Mais elle, muette, immobile. Je ne peux pas entrer si elle ne m'y invite pas ! Je comprends que ce n'est pas une heure pour les visites, qu'elle a déjà fait preuve de condescendance en venant au moment où elle allait peut-être prendre un bain, qu'elle a été très aimable de ne pas se faire attendre. Mais elle doit comprendre, elle aussi, mon désir de lui faire une surprise. Et puis, ce n'est pas l'heure à laquelle elle m'a invité, la réunion est pour ce soir, d'accord ; mais qu'y faire ? Je ne pouvais pas entrer au zoo après la fermeture !

Je commence à m'impatienter et cherche une phrase pour rompre le silence qui a accueilli mon bonjour. Je ne m'attarde même pas à considérer la tristesse d'une situation que je désirais heureuse, charmante, inoubliable ; enfin, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, je me résigne au pire et demande :

— Tu n'aimes pas les palmipèdes ?

Et elle, rien. Ce n'est pas que je m'impatiente, mais je commence à être angoissé. Après le vacarme que j'ai déclenché quand je suis sorti comme un soupir du jardin en traînant le pélican, après le temps perdu à me cacher pour dépister les poursuivants et pour l'attacher, après celui que j'ai passé à me calmer pour me présenter tranquille, correct, sans essoufflement, ce serait le moment de m'offrir un bon verre et de me remercier de ma gentillesse. J'ai dû faire des plans pendant un mois, pour tout ça. Aller tous les jours au zoo étudier le terrain, les allées et venues des gardiens, me procurer une cage sur roues, emprunter une camionnette, — et pour quoi ? Pour être reçu comme ça, si on peut appeler ça recevoir ; non, on ne peut pas. Tant de tracas et maintenant voilà qu'elle n'aime pas les palmipèdes.

Je cherche à dire quelque chose qui l'oblige à me répondre, serait-ce par une injure, et je me mets tout à coup à bégayer, au bord de la crise de nerfs. Je pleure presque :

— Tu m'as tellement dit que tu adores les animaux. Tu as un joli jardin, très grand. Un pélican, ça mange peu. Où est le problème ?

Je la battrais. J'hésite. Son refus me désespère. Elle n'a pas le droit ! Elle pourrait au moins le garder quelques jours, pour me faire plaisir. Je ferais comme si elle l'avait accepté définitivement. Cette idée me redonne des forces :

— Prends-le quelques jours. Si tu t'aperçois qu'il ne te plaît pas, tu me le rends. Ou tu l'envoies directement au zoo sans dire qui te l'a donné, parce que sinon, on va faire un scandale et je vais me retrouver en prison. Quelques jours, pas plus...

Ça paraît incroyable, mais elle ouvre encore plus grand la bouche. Si grand que le pélican l'observe comme quelqu'un de la famille. Moi, je ne sais plus que faire ni que penser. Serait-elle malade ?

Là-dessus, je vois des types qui courent, au coin de la rue ; l'un d'eux est en uniforme et siffle. Qu'est-ce que je disais ! Avec le manque de compréhension de Brunhilde... Quelle ingrante. Je vais être obligé de m'en aller. Tant d'histoires pour un vieux pélican.

— Brunhilde, s'il te plaît, prends-le quelques jours. Il faut que je m'en aille tout de suite.

Elle n'a pas le droit ! Immobile et muette, elle ne bouge pas d'un pouce ! On dirait qu'elle joue

les statues. Je suis obligé de fuir, les types viennent droit sur moi, ils sont tout près. Comment vais-je courir jusqu'à la camionnette ? Je l'ai laissée à deux cents mètres d'ici. Et celui-là, qui le déplace, sans sa cage ? J'essaye de l'entourer de mes bras et il manque m'arracher le nez d'un coup de bec.

— Il est vieux, mais pas tant que ça, tu as vu, Brunhilde ?

Elle n'a pas le droit !... A quoi bon courir ! Je n'ai plus le temps, maintenant. Si elle nous laissait entrer... Tiens, enfin, la voilà qui se décide.

Elle est rentrée et elle a fermé la porte, l'infâme. Je n'aurais jamais cru ça d'elle. Quelle misérable. Et moi qui croyais qu'elle m'aimait. Tant pis. Qu'on me mette en prison.

C'est ce qu'on a fait.

(A Julio et Béatrice Bayce)

Elle

C'est maintenant que j'ai compris qu'elle était dangereuse. Elle m'a mordu la main ! Cela me serait égal si elle n'avait pas fait cette tête avant de bondir pour me mordre. On aurait dit une gargouille, une gargouille vivante. Comme ça, elle souffre davantage, sûrement, mais que faire d'autre que de l'enfermer ? Si on apprenait son état, on pourrait me dénoncer. On l'emmènerait, eux aussi l'enfermeraient, mais loin, et je ne la verrais plus. Seul à jamais. Je crois que je ne le supporterai pas.

Il doit y avoir un moyen de la guérir, il faut que je le trouve. Parfois il me semble impossible qu'elle ait tant changé en quelques mois, qu'elle se soit éloignée ainsi, d'un pas irréversible, de

notre vie régulière, de cette réalité rassurante à laquelle elle n'appartient plus. C'est pénible de s'apercevoir qu'elle ne me reconnaît pas... Et ces phrases qu'elle s'est mise à répéter dernièrement. « Il faudrait changer de station. » Qu'est-ce qu'elle veut bien dire par là ? Son désordre ne doit pas être dénué de logique. Ses paroles ont sûrement un sens. Peut-être ne faisait-elle pas allusion à un train, comme j'avais d'abord pensé. Peut-être parlait-elle de la radio du voisin.

Tous les soirs à cette heure-ci, le voisin écoute son programme. Pendant les intervalles il y a de la musique ; on l'entend, à peine voilée, à travers le jardin. Oui, elle doit parler de ça, et elle n'a pas tort. Même aujourd'hui je préférerais qu'il change de poste. Un violon irrémédiable me parvient et, derrière, impuissant, infantile, un piano. Je comprends que ça la dérange.

Mais non, j'exagère. On n'explique rien par le programme de radio. Je suis naïf. Quelque chose a dû l'irriter particulièrement cette semaine pour que son état empire à ce point. Qui sait ? Elle répétait aussi : « Je ne m'en vais pas à cause des autres, remarquez. Je ne m'en vais pas... »

C'est à moi qu'elle parle comme ça ? Ou à tous,

en général ? J'aurais dû le lui demander, oser lui poser tout bonnement le problème. Avant nous ne discutons jamais, nous. Nous avons toujours été clairs et précis depuis notre mariage. Nous ne craignons pas la vérité, nous vivions en elle. Moi, du moins. De ma femme je n'affirme plus rien avec certitude. Quand quelqu'un est malade à ce point, on ne croit plus qu'il ait jamais eu son bon sens ; son présent déteint sur son passé et on va jusqu'à déceler habilement, loin en arrière, des gestes prémonitoires.

En tout cas, nous nous racontions tout. Maintenant, c'est différent. Comment oserais-je lui parler comme avant, moi ? Même descendre la voir, je n'ose pas. J'ai peut-être eu tort de la mettre dans la cave. C'est très humide, elle pourrait tomber malade. Quelle ironie ! Plus malade qu'elle n'est... Bon, non, c'est ça l'ennui. Si elle n'est pas malade, je dois trouver son secret. Si sa maladie n'est pas incurable, je veux dire, car, malade, comment douter qu'elle le soit ?

Elle a fait preuve dès le début d'un caractère difficile. Et puis, elle était très distraite. Le soir, avant de nous coucher, il fallait que je lui rappelle tout ; je perdais dix minutes à l'interroger : tu

as fermé à clef ? Le chat est rentré ? Tu as préparé le plateau du petit déjeuner ? Tu as remonté le réveil ? Certaines choses, je les lui insinuais, pour ne pas la fatiguer. Par exemple, j'adoucissais la voix et murmurais : mon petit, n'oublie pas de tirer les rideaux, s'il te plaît.

Questions et insinuations se succédaient sans trêve. Quel travail. Je rentrais du bureau pour souffrir. Je suis très ordonné ; j'ai une seule qualité, comme dit mon chef, mais solide : la méthode. Au bureau, je suis connu pour ça. Une femme, ça lui coûte, bien sûr, d'accepter une méthode comme la mienne.

Elle a mis six mois à s'adapter. Toute la première année, on peut dire qu'elle a lutté contre les difficultés. Une autre de ses distractions consistait à ne jamais fermer portes ni fenêtres. Et à laisser indéfiniment les lumières allumées. Et moi, j'allais derrière, infatigable. Je lui en faisais la remarque afin de l'aider à progresser, pas par esprit de vengeance. J'ai toujours manifesté des tendances pédagogiques.

Elle a eu du mal à apprendre. Elle se révoltait plutôt contre les petites choses. Si je constatais qu'elle avait oublié les serviettes en mettant le

couvert, ou que telle ou telle chaise ne se trouvait pas à sa place, l'observation la contrariait plus que mes reproches quotidiens de ne pas donner à manger au chat. On ne se disputait pas, pourtant, car elle m'était très soumise. La seule chose qui lui déplût vraiment, c'était d'entrer dans mes archives.

J'appelle ainsi l'ensemble de petits objets que je garde sous clef dans une pièce du fond. J'adore collectionner, et en sept ou huit ans, j'en ai amassé des tas : boîtes d'allumettes, bouchons, flacons, étuis, etc. Chaque mois, le premier dimanche, je classe les derniers arrivés et les distribue sur leurs étagères après en avoir fait des fiches. Dire que le jour où je les lui ai montrés pour la première fois, — nous étions encore fiancés —, ils lui avaient tant plu ! Ça l'amusait, même. Mariée, je crois qu'elle ne les a revus qu'une fois, et parce que je l'ai priée de venir admirer plusieurs nouvelles pièces. Je ne pouvais même pas lui en parler, de ces archives, dernièrement ! Elle se fâchait terriblement.

Pauvre petite. Je ne voulais pas me l'avouer, mais son mal doit être incurable. Si au moins sa violence disparaissait, je lui ouvrirais sans rancune.

Enfermée comme ça, je ne sais pas comment lui donner à manger. Et ses besoins ? Il n'y a même pas de cabinet dans la cave.

Bon. Ça, je verrai demain, c'est dimanche et je ne travaille pas. Pour l'instant, je vais ranger ces médailles achetées chez un antiquaire. Je crois que j'en ferai une nouvelle section de mes archives.

(A Clara Staricco)

Voyage

Avec enthousiasme il donne encore un tour de manivelle. Si ça pouvait marcher plus vite... C'est agaçant mais assez supportable. Ce qui le dérange terriblement, intolérablement presque, c'est son lacet de soulier dont le nœud est défait. Il l'attachera dès que la manivelle se mettra à fonctionner.

Plan, plan, crrr, crrr, crrrrr... Ça marche. Là, là, ça bouge. Lui, il court. Il piétine plusieurs morts, sautille sur leurs bouches entrouvertes ou sur leurs mains crispées, fait rouler quelques os. Enfin il laisse derrière lui l'ossuaire dans lequel il était tombé après un court essai manqué.

Il lui faut courir plus vite. Il évite comme il peut les arbres sur son chemin, multiplie les feintes, mais malgré tous ses désirs il n'arrive pas à grim-

per. Il faut être rapide et précis comme s'il s'agissait de skier. Heureusement, la situation ne permet d'autre calcul que celui de l'instinct. Au bout du chemin, pas avant, il s'envole ; il décolle — quel soulagement — au moment précis où, au prix d'un effort soutenu, il est arrivé à sauter sur la manivelle et à s'y installer.

Il vole. Quelques instants suffisent pour qu'en bas les maisons se succèdent, ridicules comme des jouets sages. Il ne s'attarde pas à les regarder car il craint le vertige ; il n'a pas voyagé depuis quatorze mois, depuis le dernier grave accident qui a failli lui coûter la vie. Il va vers des nuages lointains. Ses pieds marquent dans l'air la mesure d'une musique silencieuse.

Il voudrait malgré tout attacher ses lacets ; à présent celui de l'autre soulier se défait lui aussi. Cette affaire le distrait trop. Comble de malheur, le premier soulier, sur le point de tomber, pend maintenant à son pied.

« A quoi bon la manivelle et cette course dans l'espace si ce soulier... Ce qu'il y a c'est que je suis un panier percé. » Ce n'est pas une métaphore : en quittant l'hôpital, il y a deux jours,

ses cadeaux excessifs ont étonné médecins et infirmières ; si excessifs que le voilà obligé de se rendre en terre étrangère grignoter un peu de ses trésors cachés ; il ne lui reste pas un sou. Il n'a même pas pu acheter de souliers aériens, avant de partir, et chausse les seuls dont il dispose, très fins, exceptionnels, plutôt créés pour les grandes occasions que pour le vol.

« Panier percé et panier vide. » Il se plaît au jeu. Allez, tout en volant (pourquoi pas ?) un autre tour de manivelle, sinon je risque de perdre l'élan. L'habitude, elle, je l'ai déjà perdue. Oh là là, j'aurai bien du mal à retrouver mon habileté. Il ne faut pas que je perde mon soulier non plus — ce serait très ennuyeux — ni mon élan. Allons, un autre tour de manivelle. J'avais oublié ce plaisir. Que c'est bon.

Un, deux ; un, deux, trois. Crap, crap, crac ; cratacrap crac. Pas de doute : la manivelle se bloque. Et maintenant ? Il s'enfonce déjà, à vitesse prudente, dans un grand nuage, une mer de coton grisâtre. Le coton humide rafraîchit son visage et ses bras mais inquiète son esprit. La manivelle ne

tolère l'eau qu'en état de marche. Elle va se rouiller ! Cette pensée, droite comme le vol mais en direction contraire, se loge dans son cerveau, sous le petit turban d'été.

Comprenant sa dangereuse impuissance, agrippé à cette manivelle à la dérive, il invoque l'aide du ciel. « O dieux si éternels », — prie-t-il, de toute la voix que lui laisse sa frayeur, « puisque je ne parviendrai pas aujourd'hui au pays qui abrite mes monnaies, faites que je connaisse quand même un destin favorable et atterrisse, sain et souriant, en une contrée hospitalière, prospère, — sans perdre mes très fins souliers qui me seront nécessaires en bien des circonstances. »

Quelque dieu ordonne alors que le voyageur descende et se pose doucement sur un plateau tranquille.

Là, sain mais peu souriant, il examine avec attention la manivelle et essaye sans succès de la remettre en marche. Il pense alors descendre vers la vallée habitée et s'y procurer des outils pour la réparer. Mais, d'abord, il attache soigneusement les lacets de ses souliers, et après avoir dressé le

petit autel de branches et de feuilles mortes, se livre, les bras doux, à la tiède action de grâces. « O dieux si éternels... »

Peut-être ne s'est-il écoulé, depuis son départ, que quelques minutes.

(A Amanda Berenguer)

Le feu

Je veux qu'on me comprenne : ce que j'ai fait, ce n'est nullement pour le plaisir de détruire, et encore moins de déranger qui que ce soit. Et puis quel mal y aurait-il à brûler d'obscures ordures dans leurs boîtes ? Vous vous trompez, vous me connaissez mal. Vous imaginez mal. Mes explications vont vous aider, mais tant de grossièreté rebute plus qu'elle ne dispose à la confiance.

Un plan de la ville m'indiquait la rue que je n'avais pas encore visitée. (Jamais je n'ai brûlé plus d'une boîte à ordures par rue et cette remarque qui s'imposait si l'on observait les trois cent soixante-cinq endroits par lesquels je suis passé, aurait dû suggérer déjà qu'un tel ordre n'était pas l'œuvre

d'un sot ni d'un maniaque.) Ma méthode (évidente, aussi, si on examinait attentivement les faits) était simple et efficace. Je travaillais toujours dans un quartier très éloigné de celui de la fois précédente. Je laissais passer trois jours et parfois, irrégulièrement, quatre, entre les incendies. Je sortais vers deux heures du matin, jamais après deux heures et demie, suivant le temps que le parcours exigeait à ma douce bicyclette, afin de me trouver à trois heures précises à l'endroit choisi. Dans ma sacoche arrière, j'emportais une torche imbibée d'essence, des allumettes, du papier et la petite marmite d'eau.

Parfois — si un éventuel passant me regardait — je faisais semblant de sortir de l'immeuble et déposais une boîte à ordures sur le trottoir. Ensuite j'allumais ma torche et avec elle les papiers qu'auparavant j'avais déposés dans la boîte. Ils flambaient rapidement : deux fois seulement je dus attiser le feu. Tandis qu'il augmentait, j'éteignais la torche dans l'eau, vidais la petite marmite, rangeais le tout et partais.

Je procédais toujours avec des gants. Non seulement j'évitais les traces, mais j'arrangeais les

boîtes voisines mieux que je ne les avais trouvées. Une fois j'ai même pensé balayer les ordures tombées à terre mais j'ai rejeté l'idée comme dangereuse. L'opération demandait quelque cinquante secondes, et je ne me souviens pas d'avoir croisé qui que ce soit là où j'allais. Une fois ou deux j'ai entendu des voix derrière moi, en partant, mais le courage m'a manqué pour me retourner. Je ne crois pas qu'on m'ait poursuivi. Cette heure coïncide, dans la plupart des quartiers, avec le seul moment où la ville dort vraiment, se tait, s'absente.

Je partais donc tout de suite après. C'est ainsi que se forgea en moi une lente mélancolie qui alla augmentant et dont je décidai de me défaire la dernière nuit, celle que je voulais glorieuse et qui fut ma prison : jamais je n'avais vu mon œuvre, jamais je n'avais observé ce qu'obtenaient mes flammes. Et cette mélancolie alimenta ma curiosité, fit naître un désir, — vainquit ma prudence.

Déplorable mélancolie, car le but joyeux de mon effort avait été de restituer une possibilité à l'univers, de transformer en acte une virtualité

qui avait besoin de ma main. Je n'ai jamais compris pourquoi ils ne s'en sont pas aperçu. Il s'agissait de remplir un cycle de jours équivalent à une année. Sans ma patience, comment aurait brûlé, pendant une année entière, chaque fois dans une rue différente, un feu inhabituel ? (Certes, je regrettais qu'il ne brûlât pas successivement et sans interruption, chaque nuit. Mais on m'aurait attendu alors, jusqu'à me trouver et m'obliger à laisser mon œuvre inachevée.) Je rêvais du feu — de mon feu tendre et épais — de ses bras jaunes, de son ombre menaçant mon ombre sur le mur. Jamais je ne le voyais ; à peine jaillissait-il qu'il me fallait fuir.

La restitution était d'importance. Entre d'innombrables possibilités, chacun choisit son activité, son mirage ; j'ai choisi le mien. J'obtins une chose qui depuis toujours n'arrivait pas et n'arriverait peut-être jamais : que plusieurs nuits par semaine le feu chantât dans le silence de la même rue.

Hélas, on ne le contempla pas comme il était normal, ni complètement ; ceux qui le découvrirent n'admirèrent pas ses bras qui s'élevaient,

ne scrutèrent pas son ombre sur les murs, n'entendirent pas comme il chantait ; serviles, ils préférèrent courir au commissariat. Ainsi, à son tour, il ne put sans heurts s'incorporer à la vie.

La mélancolie de la trois cent soixante-cinquième nuit augmenta jusqu'à ressembler à du désespoir ; quand je quittai la maison, ce 2 juin, pédalant vers la rue du Paradis, je pleurais comme un enfant. Je n'en étais pas moins décidé à assister enfin à mon acte complet. Ils ne me prendraient peut-être pas. Cela faisait trois ans et sept mois que je travaillais.

L'été se répandait alors, pur, sans excès. Oh Dieu ! Il était si noble, l'air de la nuit dans la rue, et les réverbères méditaient comme des saints.

Je suis resté debout, attentif, jusqu'à ce que l'agent de police que je n'avais pas entendu venir se précipite sur moi. Je ne sais quel destin contraire amena ce monsieur, mais il s'y connaissait en ironie, car il l'envoya à bicyclette. Nous sommes partis côte à côte, ma main droite attachée à sa main gauche, chacun poussant son véhicule de la main libre, en silence.

Le reste, tant mal que bien, vous le savez. Les journaux — avec leur indispensable myopie — contèrent ce qu'ils ont appelé (peut-être parce qu'ils n'avaient pas compris l'allusion de la torche) l'histoire d'un pyromane. A présent j'écris ces lignes dans une cellule sèche, et par la haute fenêtre, je contemple, si je lève la tête, le ciel par-dessus les toits.

(A Florence Delay)

Dans l'autobus

Toutes les lumières de la nuit sont factices. Une minute dans l'autobus, qui court pour ne jamais s'arrêter. Elle comprend que maintenant tout est plus misérable : aucun signe, et la tête lourde, avec cette impression de descendre, de tomber, — on a du mal à penser. Elle se sent les lèvres épaisses et les oreilles bourdonnantes. Sa peau la démange là où est entrée la streptomycine. Drogues modernes, efficaces comme l'autobus qui l'emporte, — j'ai pitié.

Elle a pitié du monsieur qui s'est endormi, assis à côté d'elle, sans éteindre la veilleuse. Pitié du monsieur aux genoux joints, si bien élevé dans son sommeil ; pitié de ses moustaches timides, de sa bague en or et de sa dent en or ; pitié de sa

montre. Pitié de son costume à carreaux et de ses chaussettes en nylon qui jurent, pitié de son gilet et de sa cravate rouge, de son sourire trompé et de ses mains grossières. Les mains de Michel, tellement plus fines, qui est là-bas.

Michel, là-bas, essayant de penser, de s'attrister ; essayant de se la rappeler suffisamment pour ne pas se sentir coupable. Moi seule y vois clair, moi seule ai le courage de la lucidité. Bien sûr, la lucidité arrive à contretemps. Mais elle arrive, et il sortira de son puits comme moi du mien. Chaque crapaud dans le sien, — mais lui, il n'en a pas, de puits. Et si on m'a dit quatre à six mois, ça doit être au moins huit ou neuf.

Tous les matins, l'aiguille dans la veine et le flacon retourné qui se vide goutte à goutte, pendant trois heures. Ensuite, huit comprimés répartis en quatre doses, sans compter, trois fois par semaine, la streptomycine. Neuf mois de sanatorium, après cinq mois d'hôpital, ce n'est rien. Tous les matins le thermomètre dans le rectum. Là-bas il y a un parc et on vous donne la permission de vous lever pour les repas. C'est mieux, le sana.

Les phares partent à la découverte de la route. Des poteaux immédiats se poursuivent ; des arbres

fugaces — géants intermittents — s'approchent un instant et sautent l'un après l'autre en arrière, vers la pénombre.

Manger, après les tubages, car il faut les faire à jeun. A trente-sept, j'en suis. On m'a mis trente-sept matins un tube dans l'estomac pour voir quelle tête je faisais. Après plusieurs grimaces, la technique de la respiration est acquise. Ce n'est plus gênant mais ça doit détériorer. Pas Michel.

Le corps un peu plus usé, et Michel, est-ce qu'il s'en accommodera ? Une fille de vingt-deux ans, pourtant, a toujours des ressources ; je reviendrai plus en chair qu'aux jours où un de mes poumons se trouait. Tant d'histoires, et dans quinze ou vingt ans ça se guérira avec une pilule. On paye sa quote-part à l'évolution. L'évolution marche, elle ne court pas comme cet autobus. Il court, cent kilomètres à l'heure.

Il court avec plusieurs messieurs, presque tous employés, avec quelques enfants, très peu de jeunes ; elle, la seule jeune fille et la seule sûrement qui descendra au sanatorium sous le regard de deux vieilles dames impertinentes. Absence de lumière. L'autobus, la route, — même aventure pour tous ; la dame aux oiseaux sur son chapeau, l'em-

ployé au béret et celui-là qui dort, — ici, — j'ai pitié, — qui maintenant ronfle avec son anneau en or et sa dent en or et sa moustache en or timide. Chaque voyage est une aventure. Tout déplacement, tout mouvement est une aventure. Quelle aventure — court.

Court, l'autobus, enveloppé dans ses gaz fous, traverse un village endormi et paisible ; dans un virage, ses phares font éclater des murs rapés et des fenêtres de cendre, blessures arrachées à un souvenir. Il sort, croise un énorme camion après qui le bruit s'étire et disparaît. Elle sursaute : Michel, je dois m'être endormie, une minute ; la lourdeur entoure la tête, la pousse en avant, la presse, du front à la nuque. Elle n'a pas la force d'appuyer sur le levier qui met le siège à l'horizontale. Quelle fatigue ; c'est la streptomycine. Je descends, comme dans mon lit, mais dans l'autobus. Elle descend et avance aussi, parce que l'autobus avance, court, elle court, dans l'autobus, — elle, lui ; dans son sang qui frappe, le moteur ; dans ses jambes vibrent les roues, martèlent ensemble, vivent, battent, — un seul battement.

Battement et bruit, rugissement, uniforme, permanent, court, sur la route, enveloppé de nuit.

Destination ? Ville habituelle et villages intermédiaires avec arrêt pour malades. Bagages ? Dans le ventre du car. J'ai mis ses lettres dans la valise ? Michel. Je ne me souviens même pas ; elle ne se souvient même pas.

(A Yöni Yet)

La rose bleue

Si je suis enfermé, c'est aussi ma faute ; pourtant mes habitudes pacifiques ne comportaient — j'en suis sûr — de danger pour personne, mais des intérêts sans appel en ont décidé autrement. La fuite et un silence orgueilleux, inévitable, ont causé ma perte. Trop forte, la douleur d'expliquer l'inexplicable, surtout à des gens mal disposés à m'entendre, peut-être incapables de le faire.

Me voilà donc enfermé ; je ne puis que penser et repenser aux beaux jours vécus hors de ces murs, aux charmes auxquels je me suis livré, délicieusement, là-bas, dans la propriété de mes parents.

Nous vivions aisément, très aisément même. La maison était à eux, mais le parc, — par eux oublié

— était mien, et les après-midi à la mer, d'une tristesse qui me réjouissait. En été ça les dérangeait de m'entendre marcher parmi les arbres à l'heure de la sieste ; je ne sais comment ils percevaient mes pas légers sur le gravier. Les empêchaient-ils vraiment de dormir ? Je parcourais l'allée bordée de pins, parlant à mi-voix, inventant des histoires de mélancolie et ils essayaient souvent de m'en détourner. Un jour où la longueur de mon histoire m'obligea à marcher jusqu'au soir, ils vinrent m'interrompre plusieurs fois pour le thé et moi, désolé mais réservé, je leur disais brièvement : j'irai tout à l'heure, laissez-moi d'abord finir ce chapitre. Ils s'y refusaient et revenaient à la charge, au péril de mon histoire.

Qu'il était immobile, l'été, dans ce parc. J'avais quelques fleurs plantées de ma main, et les dimanches, certain de n'être pas dérangé (ils sortaient, ce jour-là) j'allais rendre visite à une rose bleue qui poussait, la tige haute, seule, derrière un arbuste. En fait, elle fut la cause de ma réclusion. Les autres fleurs m'intéressaient moins. Il n'y en avait pas une qui possédât sa force tranquille, ni cette paix souveraine, fascinante.

Un après-midi, ma sœur rentra avant l'heure et

me surprit à lui parler. Cela n'aurait pas entraîné de graves conséquences si elle ne s'était entêtée à l'ignorer. Avec sa ruse habituelle, elle me demandait et redemandait : quelle rose bleue ? Je la lui montrais et elle insistait : ici il n'y a aucune rose bleue.

La mer compensait mes contrariétés. Lorsqu'à la maison les choses tournaient mal, j'allais souvent sur la corniche. Même très tard, ou très tôt, bien sûr. Je n'ai jamais fait attention à l'heure ni aux montres. Aux calendriers non plus, mais je les surveillais du coin de l'œil afin que le dimanche ne m'échappe pas.

Eux, ça les préoccupait, au contraire, et combien. Mon père, invariablement, arrivait à une heure précise ; il déjeunait et disparaissait entre deux grognements. Ma mère restait à la maison pour téléphoner tout en maniant le séchoir électrique de la main gauche. Ensuite elle se rendait à je ne sais quelles réunions où elle jouait aux cartes, prenait le thé et projetait de nouvelles réunions. Ils dînaient rarement à la maison, ce qui me procurait le seul moment tout à fait calme de la journée : mon repas, face à l'austère candélabre, dans la grande salle.

Ma sœur, elle, s'attachait au temps avec une corde, ordonnait ses actes parcimonieusement, comme un vieillard. Lundi, mercredi et vendredi, anglais ; les mardis, gymnastique ; les jeudis, cinéma, et les fins de semaine, promenade avec ses amis. Le tout, les yeux fixés sur sa montre. Ils avaient une curieuse forme de sottise ; c'étaient des sots réglementés. Et vaniteux. Mon père, par exemple, souffrait quand une affaire lui échappait, parce que, disait-il, ça lui ôtait de l'autorité.

Moi, maître de mon temps, si la mer m'appelait, l'heure était la bonne ; j'y allais chantant tout bas une mélodie dont je ne me suis jamais lassé. Dans la mer, le monde frémit sans cesse. Les vagues ignorent le repos, j'ai passé des heures à les observer. Je ne leur parlais pas, bien sûr, la mer n'admet pas de dialogues, il faut la respecter et je n'ai jamais péché par indiscretion. Ce n'est pas comme la rose, la mer. D'abord, on n'en voit pas la fin, et on ne la connaît jamais. Et puis, elle est hors de nous, irrémédiable ; impossible de dé mêler ses voix.

La rose, au contraire... J'arrivais et la regardais, longuement, pour qu'elle me reconnaisse. Elle exhalait un parfum fort, rond, qui m'enveloppait

dans son cercle ; à peine le buvais-je, je l'entendais respirer. Alors, je lui parlais. Je lui racontais une des histoires inventées au cours de mes promenades, mais en la modifiant comme si j'improvisais, afin qu'elle se crût ma seule confidente.

Je ne lui décrivais pas mes visites à la mer ; peut-être l'auraient-elles ennuyée. Son attention captée, je lui posais des questions et elle m'expliquait les passions de sa tige et de ses racines, au sein du monticule qu'elle couronnait. Je finissais par me sentir grave des secrets que j'entendais, tant elle m'en confia.

Je n'ai jamais autant apprécié l'amitié de ma rose qu'à l'enterrement de mon chien Avril ; grâce à sa discrétion, nul ne connut, pendant longtemps, l'endroit où j'avais creusé la tombe. Quand ils me demandèrent pourquoi je l'avais enterré, j'essayai de le leur expliquer — ce fut la dernière fois que j'essayai d'expliquer quelque chose —, ils ne comprirent pas ; ils exigeaient qu'Avril soit mort, pour l'enterrer. Mais alors, comment ? Attendre pendant des semaines que la maladie lui dévore les entrailles ? Pas seulement sots, mais impitoyables.

Ils ne découvrirent pas la tombe et le laissèrent

s'asphyxier en paix. Je fis si bien les choses que personne n'imagina, sous la rose bleue, la terre retournée. Pauvre Avril ; de lui, la rose ne me raconta rien. J'espère qu'il n'aura pas survécu longtemps. En tout cas, quelques heures sont bien peu à côté des longs mois de décomposition qu'il lui restait à vivre. Ils sont si maladroits ! Ils voulaient me convaincre de le faire piquer. Et son agonie ? Ils prétendaient lui éviter son agonie. Je ne vois pas comment il aurait accompli son destin s'il était mort en dormant. Il devait mourir désespéré, ça, il fallait le respecter. Il en a été ainsi. Je lui ai épargné plusieurs mois de douleur, c'est suffisant. Il ne faut pas s'immiscer dans les desseins des dieux ; le risque serait trop grand.

Ils le cherchèrent rageusement, creusèrent des trous dans tout le parc, mais je tins bon et on ne le trouva pas. Au bout de deux jours, ma mère décida de ne plus chercher. « De toute façon, aussi vivant qu'il l'ait enterré, il est bien mort, à présent. » Ma sœur se mit à pleurer, l'idiote. J'aimerais bien qu'elle s'occupe un peu de moi, de temps en temps, au lieu de s'attendrir devant ce sacré chien dont j'ai écourté les souffrances. Mais pensez donc. C'est plutôt le contraire. A peine

commençaient-ils à oublier Avril et à ne plus me regarder d'un œil réprobateur qu'elle sortit l'histoire du dimanche où elle m'avait surpris avec la rose bleue. Je crois que je l'ai haïe ce jour-là ; et pourtant sa beauté me troublait ; j'entendais trembler son corps ferme et parfumé sous sa robe blanche...

Ma mère, s'intéressant pour la dernière fois à mes affaires, voulut obstinément rendre visite à la rose. A la fin, je les y amenai. Où ? criait-elle, ainsi que ma sœur. Où ! Là, derrière cet arbuste. Elles ne la voyaient pas, les sottes. Maintenant elle sert d'ornement à la tombe... Je n'achevai pas mais c'était trop tard. Elles envoyèrent chercher le jardinier, car elles n'osaient pas le faire elles-mêmes. Quand il sortit le chien, elles devinrent hystériques, à cause de la muselière et des pattes attachées. Et comment prétendaient-elles que je l'enterre ? En lui chantant une berceuse jusqu'à ce qu'il s'endorme ?

Ce jour-là fut décisif. Je ne répondis à aucune de leurs questions, et avant qu'elles n'entreprennent des conciliabules avec mon père, je profitai de la confusion pour me sauver. Je passai mon dernier après-midi sur la corniche, avec la mer,

certain qu'ils tramaient quelque chose. Je rentrai le soir, tard déjà, et ils devaient tous dormir à en juger par le silence de la maison.

Le lendemain, des hommes en blanc vinrent me chercher et avec des arguments dérisoires m'invitèrent à les accompagner. On ne me laissa pas prendre congé de la rosc. Ma mère resta enfermée dans sa chambre et mon père, je suppose, dans son usine. En partant je vis seulement ma sœur qui avait papillonné jusqu'alors, un mouchoir à la main, faisant voir ses larmes à tous. Et pourtant c'était jeudi, et normalement, à cette heure-là, elle aurait dû être au cinéma.

(A Çoise)

Au printemps

Minutieusement, point par point, — je sens, — il se propage en moi — l'être. Pas seulement comme un tout mais comme une somme de parcelles infinies, très petites, minimes. Des points, — bien que voisins, vivent séparément. Mes cheveux poussent, je pense, et c'est faux car je ne sens pas mes cheveux ainsi, globalement, mais chaque cheveu, l'effort subtil de chaque fibre. De même les ongles qui s'allongent, durs, millimétriques. En d'autres endroits, je ne perçois pas la croissance, mais une sorte de ferment, une ébullition lente, douce ardeur qui se confond avec un frémissement, surtout dans l'estomac, où, depuis l'enfance, mon mal a toujours habité. Il y a en lui comme une

brûlure précise : je vois un volcan renversé qui crache de petits feux vers les entrailles.

Minutieusement, chaque pore est devenu puits de frisson réduit, — comme la surprise émue qui me secouait avant, dans la rue, devant un paysage, — mais multiplié, interne et sans fin.

Je perçois du dedans. Je ne connais que ce qui en moi se concentre, ce qui me concerne en tant que corps, et même cela ne me parvient pas : c'est moi qui le produis, je le secrète doucement, sans hâte, j'ordonne mes alentours.

Cette sensation serait unitaire, unificatrice, s'il n'existait des zones de démangeaison, comme dans mes extrémités, c'est-à-dire : dans les points extrêmes de mes extrémités : les bouts des doigts et des doigts de pieds.

Là, ce n'est pas de frémissement qu'il s'agit. Cela ne me gratte pas non plus, pourtant ; toute anxiété a disparu, je me suis vidé de désirs. Non. Mes extrémités sont dépourvues de désirs, je les sens sans avoir envie de me gratter.

Peut-être ne devrais-je pas les appeler zones de démangeaison. Zones piquantes, plutôt ; elles piquent, mais elles ne *me* piquent pas, et elles durent.

La notion de points coexiste avec une autre

notion superposée ou intercalée, entremêlée à elle, celle de fini. Je sais qu'il me serait possible de compter les points de mon corps et leurs feintes dépendances, mais je ne laisse pas de les percevoir ensemble. C'est par paresse que je ne les compte pas. Ensemble, pas rassemblés.

Mes zones les plus secrètes — cachées — ne sont point celles que l'on pourrait supposer. Peut-être la hiérarchie des lieux a-t-elle sensiblement changé à cause de ma position horizontale. Mes jambes, par exemple, sont devenues très secrètes, distantes, et même découvertes, il n'y aurait, pour elles, aucune communication possible avec l'extérieur. Par ailleurs, leurs points indépendants sont ou me paraissent plus nombreux. Autour du seul genou droit il doit y en avoir plusieurs douzaines, chacun avec son ardeur, avec sa dimension d'ardeur. Et la cheville gauche pousse toute seule, pour son compte. Je la sens pousser, comme les ongles et les cheveux. Une autre partie secrète, bien que différemment, c'est mon nez.

De plus en plus circonscrit, plus cerné, mon nez cherche à s'évanouir en son visage, sans y parvenir ; il veut s'effacer, il tire en arrière pour disparaître (par où parviendrait-il à sortir de moi

sans dommage ?) et il crée une zone de tension dont l'équilibre pourtant ne se rompt pas. Ses points regardent en dedans, mais sans se retourner ; ils aspirent à le faire, comme les yeux d'un homme terrifié, acculé à une porte qu'il voudrait ouverte.

Le sexe est la seule partie oubliée. Pas tout à fait ; oubliée, parce que la seule dont je ne perçoive pas les points. Elle m'est donnée en bloc, et je n'en distingue même pas les composantes. Masse limitée, masse molle et fermée, informe, qui ne manifeste pas un seul de mes états — si je puis appeler états l'ébullition et la démangeaison. Au-dessus du sexe, en revanche, le ventre prolifère et à partir de lui, vers le haut (vers l'estomac), les états se multiplient comme des points.

Corps étrangement doux. Je me sens chaste comme un moine vierge, mais en état de péché. C'est difficile à préciser. Je suis doux mais engendre des aspérités qui démentent ma douceur et se fondent en elle pour former une troisième sensation, simultanée : celle d'une douce aspérité, qui, par moments, leur survit.

Il n'est pas exact qu'elle leur survive par moments. Tout se passe à la vitesse d'un changement accéléré, monstrueusement accéléré, sans que

m'abandonne pourtant une autre sensation continue de lenteur, d'immutabilité, presque. Les changements — l'accélération d'états comme l'ébullition et la démangeaison —, se vérifient peut-être par-dessus l'immutabilité qui, elle, résiste sous eux, sans avoir à défendre ses territoires : les viscères, les poumons, voire toute la partie antérieure du crâne. (Cela, je ne puis le déterminer, à cause de la rigidité de la nuque.)

Quant à moi, je suis encore plus en arrière. Par moi, j'entends la conscience qui essaye d'unifier, de réunir le tout, bien qu'elle y parvienne mal ; la conscience de ce corps en tant qu'existence d'une personne — le mien ; moi, R. C., cinquante-six ans. Etre derrière signifie, entre autres, percevoir les zones du corps qui me sont juxtaposées, et savoir aussi qu'elles sont moi parce que ma conscience les embrasse et les connaît. Certes, cette conscience devient parfois si diffuse, doute tant de ce qu'elle essaye de saisir, qu'elle paraît se trouver presque hors de ce corps.

De ce qui m'entoure je ne perçois rien. C'est le printemps, je le sais par un air très délicat suspendu comme un parfum qui pèse légèrement sur la surface de mon torse et s'attarde sur mon

visage. Je n'entends pas de bruit mais je sens sortir de mes oreilles une rumeur aqueuse, peut-être un filet liquide. Sans les voir ni les entendre, je sais aussi qu'il y a des gens tout près.

Je reçois de la chaleur également ; ou non, je ne la reçois pas, justement : je la sens plus loin que l'air, empêchée, par le froid, de descendre jusqu'à moi, — je dis : le froid — pas l'air froid, — que la sueur solidifiée produit sur mes pores.

Combien cela va-t-il durer ? Pas longtemps, je suppose. Si ma zone d'immuabilité commence à céder et si les états gagnent du terrain, alors peut-être aurai-je peur. Il y aura, à cet instant, comme une cassure. Une humble victoire éclatera, et démangeaisons et ébullitions apparaîtront discrètement dans un poumon ou des viscères.

Je me répète que je ne voudrais pas abdiquer, que tout dépend encore de moi. Je ne voudrais pas abdiquer et je l'ai déjà probablement fait sans m'en apercevoir ; c'est pourquoi me voilà hors de ce corps auquel je ne reviendrai plus et qui peut-être se dissoudra après moi.

Je l'ai probablement déjà fait. Mais l'ai-je fait moi ? Ah, voilà quelque chose de différent, à présent. S'agit-il d'une démangeaison dans le pou-

mon droit ? Est-ce que la zone d'immuabilité commence à céder ? Depuis que je suis ainsi, obscurci, c'est la première fois que je sens ce chatouillement. Il y a de l'anxiété maintenant, quelque part, mais j'ai du mal à la situer. Je crois qu'on m'a fermé les yeux.

(A Ricardo Campodónico)

Mon cher
Lord
Richard

— Vous devriez rougir de n'avoir foi qu'en l'objet, — déclarai-je, sévère, avant de finir le thé qui restait au fond de ma tasse.

— Oh, sorry, Sir, me répondit Lord Richard, momentanément confus. Et il rangea avec maladresse la toupie et la ficelle dans la poche de sa redingote, puis resta coi, les yeux baissés. Il paraissait mélancolique.

— L'Empire britannique, continuai-je, ne durera pas éternellement, mais vous avez le devoir d'en prolonger le cours. Ici, tous les nobles sont en train de perdre le nord et leurs égarements ne feront que précipiter leur propre ruine.

Lord Richard, nerveux, leva les yeux et agita les doigts. Je savais qu'il allait comme toujours

me demander d'être compréhensif ; qu'en balbutiant d'abord, puis avec plus de fermeté, il allait arguer des avantages de sa toupie, pour la sortir encore de sa poche sous prétexte de bien me la montrer et réussir peu à peu à se mettre à la manier comme s'il s'agissait simplement d'illustrer, par un exemple, sa théorie de la parfaite concentration. Mais cette fois j'étais décidé coûte que coûte à lui donner une leçon.

Je me levai d'un bond et criai théâtralement :

— La parfaite concentration n'existe pas, mon cher Lord Richard. Ou bien si, elle existe, et consiste à mourir.

Ebahi, je constatai que mes paroles glissaient sur lui sans l'émouvoir. Mon geste, n'avait-il pas été spectaculaire ? N'avais-je pas été au-devant de ses arguments ? Et la rectification, n'était-elle pas d'une surprenante habileté ?

Insolite, déconcertant, Lord Richard me sourit de ses trois dents cariées et, me regardant avec malice, sortit sa toupie et la prépara en murmurant :

— Vous aspirez à plus de sagesse que vous n'en pouvez acquérir. J'ignore ce qu'il vous en coûtera mais je sais que vous mourrez plus jeune que

moi, qui conserve, à soixante-trois ans, la vigueur et l'allant d'un homme de quarante ans.

Je ne me souviens pas exactement de ma réaction à ces mots. J'ai sûrement cru, au début, qu'il faisait ironiquement allusion à sa calvitie presque totale, à son arthrite ou aux indiscutables poches violacées qui pendaient sous ses yeux comme d'insolites grains de raisins. Mais j'ai dû immédiatement avoir l'intuition qu'il ne plaisantait pas. Pour conjurer l'effet désastreux d'une discussion sur sa prétendue jeunesse, je saisis le damier sur la commode et proposai une partie.

— Ah, non, s'écria-t-il, théâtral à son tour ; faisons d'abord une double toupinette. Où est votre objet ?

Je dus avouer que je ne l'avais pas sur moi, et là, probablement, mes arguments relatifs à l'Empire tombèrent quelque peu. L'absence de toupie dans ma poche n'était-elle pas alarmante ? Si moi, qui prêchais le sérieux, je me le permettais, que ne se permettraient d'autres Anglais moins soucieux de gloire et de tradition ?

— Cela ne fait rien, — exagéra péremptoirement Lord Richard. Et il se leva avec dégoût (un dégoût que je méritais, je dois le reconnaître) pour

conclure sans me donner le temps de m'excuser tout en jetant, courroucé, sa toupie sur le fauteuil.

— Je préfère ne pas vous revoir avant le mois prochain. — Il fit demi-tour et se dirigea vers ce que nous appelions le coin des supplices moraux, où il avait l'habitude de rester debout à regarder le mur jusqu'à ce que sa colère s'apaise.

Le mois suivant il m'aida avec grâce et gentillesse à me justifier. Je n'en renonçai pas moins à la critique mais pour reconquérir le terrain perdu, j'écoutai avec patience, quatre jours de suite, l'histoire de la toupie du radjah de Gouadalanapur et les dix-sept anecdotes secondaires dont Lord Richard l'assaisonnait lorsqu'il traitait — comme il faisait déjà depuis un an — du thème de son séjour en Inde. Il confirma sans défaillance la dextérité du radjah dans le maniement de la toupie, la valeur de sa collection, qui comprenait des pièces en bois, en ivoire strié, en or et en pétrole cuit, et sa qualité d'unique vainqueur de Lord Richard, — à deux secondes et demie près, je m'en souvenais bien, — dans la durée de rotation de l'objet.

Le cinquième jour, une fois l'histoire épuisée, — tout au moins jusqu'à la semaine suivante — je revins à la charge. L'humide automne touchait à sa

fin et je déplorais l'insistance de Lord Richard à prendre le thé dans le salon où l'élégance des meubles victoriens, la qualité des tapis persans, le confort des fauteuils et les statues de Bouddha ne compensaient nullement l'absence d'une partie du plafond, surtout pour un homme sujet, comme moi, aux rhumes de cerveau.

J'essayai vainement de diriger la conversation vers la nécessité d'un plafond entier et vers l'analyse de la vaniteuse puérité que laissait supposer son obstination à ne manier la toupie qu'à ciel ouvert. Puis, résigné, ma redingote secouée de frissons involontaires que je dissimulais pour ne point le vexer, j'en revins malgré moi à souligner le besoin qu'avait l'Empire britannique de son intelligente collaboration, dans l'impossibilité où il était de se fier aux nobles dépravés qui distrayaient le roi de ses devoirs et infectaient la Chambre de leur incurie.

— L'Inde, mon cher Lord Richard, nous l'avons déjà perdue, — lui rappelai-je. Et il en sera de même de Chelsea et d'autres quartiers de Londres, si ça continue.

— Il y a des jours où vous débordez de pessimisme, — répliqua-t-il en hochant la tête. Les

quartiers de Londres savent parfaitement combien ils gagnent à rester dans le Commonwealth et pour l'instant il n'y en a pas un qui le quitterait.

Cet après-midi-là, bien que par la suite il m'en coûtât de le reconnaître, je fus définitivement vaincu. Le froid y aida peut-être, à moins que ce ne soient les éternuements dont je ponctuais mes gorgées de thé et qui, contrastant avec son inimitable sérénité, finirent par me faire céder. J'admis qu'il était indispensable de tenter un nouveau record avec l'objet, et fondamentalement inéluctable de démontrer qu'il tournait dans les deux sens, sans différence de vitesse appréciable. Je fermai les yeux sur les problèmes de l'Empire et les urgentes et splendides solutions qu'ils exigeaient, et promis de l'aider, à partir du lundi suivant, à essayer quatorze heures par jour plusieurs nouvelles toupies qu'on devait justement lui livrer. Je les lancerais de la main droite, lui de la gauche, et nous noterions les résultats.

En prenant congé, Lord Richard, qui semblait craindre la présence, d'ailleurs impossible, du valet congédié le mois précédent, me dit à l'oreille :

— Vous ne le croirez pas, mais si j'obtiens ce record, le fauteuil du Premier Ministre est à moi,

et j'entendrai alors volontiers vos opinions — estimables — sur l'avenir de l'Empire.

Je savais qu'il se trompait. Je connaissais trop bien les intrigues politiques et les mesquineries du Palais pour espérer une telle lucidité du Parti et du Roi. Mais je cachai ma clairvoyance et lui répondis avec la plus grande amabilité :

— S'il en était ainsi, mon cher Lord Richard, vous pourriez compter, autant qu'il vous plaira, sur mes sincères conseils.

(A Rudyard Kipling)

Le trou

A nouveau proche et pourtant lointaine, cette toux revenait à travers le mur. Monsieur Gris se demandait s'il pourrait continuer à la supporter. Voilà plus de trois mois qu'elle le réduisait, nuit après nuit, à l'insomnie, plus de trois mois qu'il l'entendait sans savoir qui toussait ni pourquoi elle venait de ce côté-là, de cette maison abandonnée, vide.

Une toux timide. Elle durait peu chaque fois et son intensité ne variait pas. Aiguë, mais sans plus, elle débutait un peu avant que la pendule ne brisât, de son carillon opaque, la tranquillité de minuit, et s'éparpillait un instant sans écho.

Couché, Monsieur Gris écoutait cette toux pour la quatre-vingt-dix-huitième fois. Maintenant, il le

savait, on l'entendrait toutes les dix ou quinze minutes, jusqu'à l'aube. Il avait malheureusement constaté à plusieurs reprises sa régularité et rares étaient les nuits où, fatigué par sa journée de travail, la torture lui avait été épargnée.

Allongé sur le dos, tendu, Monsieur Gris l'attendait en contemplant par la vitre supérieure de la porte les lucurs que le tube de néon détraqué érucitait dans la salle à manger.

Cette fois la toux durait davantage. Elle avait commencé doucement, brève, puis s'était intensifiée. Cette fois, Monsieur Gris se retournait avec inquiétude dans son lit, sans oser allumer.

Une âpre curiosité irritait sa poitrine ; impossible de rester couché. Que faire ? Il avait déjà tout essayé. Il s'était même rendu dans la maison abandonnée afin d'examiner la pièce contiguë à sa chambre ; une pièce aussi vide que les autres, intacte, sans vie. Pas même une souris. Que faire ? Quelqu'un toussait, c'était incontestable ; quelqu'un, là, tous les soirs. Quelqu'un toussait dans cette maudite maison voisine et pourtant il avait vérifié tous les verrous de la porte d'entrée et les solides murs couronnés de morceaux de verre et de barbelés, quand le propriétaire la lui avait

fait visiter. Là-bas, quelqu'un, assis contre le mur, recroquevillé peut-être, toussait, et il ne pouvait le surprendre.

Que faire ? Monsieur Gris était très nerveux et la toux l'exaspérait comme si on appuyait du doigt sur un bleu. Le tic qui depuis l'adolescence contractait régulièrement sa joue gauche réapparut plus fréquemment. Au début il avait essayé de lire son journal au lit, avant de dormir. Puis il avait transporté son lit dans la salle à manger mais là, bien qu'amortie, la toux lui parvenait encore. Finalement il avait décidé de vendre sa maison et de déménager, mais nul acheteur ne se présentait. Il fallait que cette nuit soit la dernière. Il n'en pouvait plus.

Il se leva sans allumer la lampe. Sur la table de nuit, entre les ténèbres, sa triste mère, morte onze ans plus tôt, le regardait dans son cadre argenté. Il jeta sa robe de chambre sur ses épaules et alla sans bruit jusqu'au mur mitoyen. Il écouta attentivement. La toux avait cessé mais elle reprendrait bientôt. Entre-temps, rien. Aucun son ni mouvement qui dénonçât la moindre respiration. Il ne voulait pas retourner au lit : il appuyait ses mains contre le papier peint comme pour le traver-

ser. Saleté de mur. C'est ça, c'est ça qu'il fallait faire : le traverser, démolir le mur et, tant qu'il faisait encore nuit, voir, trouver celui qui toussait, savoir pourquoi on ne l'entendait jamais dans la journée. Oui, saleté de mur, le démolir. J'enfilai ma robe de chambre, allumai le tube de néon de la salle à manger et allai dans le jardin. Comment n'y avais-je pas pensé plus tôt ; l'épaisseur du mur mitoyen ne dépassait pas trente centimètres : deux rangées de briques et le ravatement. Facile à trouer avec une pioche. Je ramassai aussi une pelle, un seau, le balai.

Les premiers coups me firent peur ; tremblant et haletant je m'interrompis. A l'instant on réentendit la toux. J'essayai de la couvrir en piochant avec fureur. A la lueur d'une bougie — je ne sais pourquoi j'évitai la lumière électrique — je tapai près d'une heure et demie et courus cinq fois au jardin vider les débris. Creusant sans trêve j'entendai la toux à intervalles réguliers, comme d'habitude. De l'autre côté on ne semblait pas se troubler. A la fin je faillis pousser un cri, — de satisfaction ou de rage. La toux reprenait, identique, pas plus forte, mais entre deux accès la respiration lente,

caverneuse, que j'avais imaginée, manquait. Je transpirai.

Transpirant, Monsieur Gris enleva sa robe de chambre, racla avec force les bords du trou, le nettoya. Il balaya rapidement les derniers débris, hésita, puis les transporta dans le jardin. La saleté le dérangeait. Monsieur Gris était très nerveux et très méticuleux. Au retour, il trouva la bougie éteinte. Il tenta de se rasséréner. Il avait dû l'éteindre en fermant la porte. Pourtant il se souvenait de l'avoir fait tout doucement.

Il ne voulut pas aller chercher des allumettes dans la cuisine et supporta de mauvais gré la lumière électrique. Chambre banale, intime et mitée d'un vieux garçon peut-être employé de commerce. Sur la tristesse de sa mère, dans le cadre argenté, une légère couche de poussière ; dans le tiroir entrouvert de la table de nuit, un petit flacon de pilules sédatives.

Le trou noir l'attendait, sans la respiration lente, caverneuse. Il regarda l'heure et s'approcha — pas trop : bientôt il l'entendrait à nouveau. Il s'assit par terre et essuya avec la manche de son pyjama la sueur qui coulait sur ses tempes. La toux, encore ; identique, aussi proche et lointaine que jamais,

timide. Déconcerté, Monsieur Gris s'approcha davantage du trou. « S'il vous plaît », balbutia-t-il, accroupi, « dites-moi ce que nous pouvons faire... pour que vous ne toussiez plus ici. » Il se sentit mesquin et ridicule ; après s'être raclé la gorge, il avala sa salive et corrigea : « Je voudrais vous aider » ; et d'avouer et supplier aussitôt : « Je ne supporte plus votre toux. Je vous en prie. » Sa joue gauche se contractait à un rythme surprenant.

Pas de réponse. La toux disparut. Monsieur Gris s'agenouilla et s'approcha encore ; on n'y voyait rien. Il tremblait de peur, mais d'une peur joyeuse : une peur de désir. Le trou, infiniment, l'appelait. Le trou n'était pas grand et il lui faudrait se courber pour passer. (Monsieur Gris était très nerveux, très méticuleux et assez large.) De toute façon, il ne le ferait pas. Si on ne lui répondait pas d'abord, il ne le ferait pas.

Je ne le fis pas. Je restai à genoux, les yeux fixés sur le trou noir, une grimace idiote sur les lèvres, les mains appuyées par terre, mon visage presque continuellement déformé par le tic. Puis, je me levai d'un bond, courus à la cuisine, revins avec les allumettes. De nouveau à genoux, je pris la bougie allumée et la portai doucement vers le trou. Une

lumière pâle entra dans la pièce voisine. Il n'y avait personne. Plus confiant, j'introduisis mon bras et regardai bien. Mon cœur battait très vite ; de ma bouche coulait un filet de salive. Pourquoi la toux ne revenait-elle pas ?

Brisé, haletant, Monsieur Gris s'assit sur son lit sans quitter le trou des yeux. Il éteignait la bougie que soutenait encore sa main distraite, lorsqu'il entendit à nouveau la toux. Où ça ? Derrière. On toussait derrière lui. Comment ? La joue contractée, la bouche ouverte, écarquillant les yeux, Monsieur Gris se retourna vers la table de nuit et vit le visage de sa mère décomposé. Proche et pourtant lointaine, une toux timide, à en devenir fou.

(A Edgar Allan Poe)

L'emmener jusque-là

La lumière crasseuse des fers du lit, le vieux couché, immobile, attendant — sans le savoir — le transport, les minutes épaisses de la nuit que l'orage menace, l'inexplicable chien qui ouvre de temps en temps un œil, remue la queue, observe le mourant et retourne à son sommeil.

Bien d'autres misères encore, cachées par l'obscurité généreuse des recoins.

Le vieux, le mourant, couché : tête ridée sur l'oreiller, lèvres lourdes qui ne s'unissent plus. Après l'énorme ventre — colline dominante — les jambes, courtes masses sous les couvertures.

La famille avait déjà délibéré : sa femme, une vieille toute tordue ; sa fille, bègue, entre deux âges ; son petit-fils, treize ans, faible et jaunâtre.

La famille avait déjà décidé, mais ils hésitaient à communiquer leur décision à l'intéressé.

La lumière crasseuse des fers du lit, le vieux couché, immobile, attendant — sans le savoir — qu'on l'emporte. A ses côtés, sa femme qui l'appelle ; lui, qui essaye d'ouvrir les yeux. Il entend ?

— Vas-y, toi qui sais écrire.

Ses paupières se soulèvent à peine. Il comprend ? Un instant, comme égaré ; puis, il referme les yeux. La vieille se dispute avec sa fille ; le fils observe en silence.

— Vas-y, toi qui sais écrire. Fais un mot pour dire qu'est-ce qu'on veut faire.

Mieux vaut avant qu'après.

La lumière pressante de l'éclair, les présages électriques de l'air, les platanes secoués par le vent ; d'un moment à l'autre, l'orage. Presque cinq heures.

A cinq heures dix, le vieux dans son fauteuil roulant, sous la couverture. On lui a laissé la tête à l'air pour ne pas gêner son agonie.

La vieille pousse le fauteuil, escortée de chaque côté par la fille et le petit-fils, le chien marche devant, attend, repart. De temps à autre, il faut s'arrêter ; la vieille veut l'entendre respirer. Sur l'avenue, ils croisent un ouvrier à bicyclette qui

avance entre les jardins potagers et les maisons basses.

Le bruit de la bicyclette dans la nuit, faux gril lon, l'orage en suspens dans l'air comme le saut dans les pattes imminentes d'un fauve, les platanes soudainement — faussement — tranquilles.

Dans le fauteuil, la respiration s'accélère, cesse, reprend, s'accélère à nouveau. La vieille presse le pas. Les roues en caoutchouc sautent sur les inégalités du trottoir, — et le vent oscillant. Ils traversent la place déserte.

Soit par doute, par honte ou par peur, la vieille parle à l'oreille du mourant :

— Tu m'entends, vieux ?

Les paupières tremblent, ne se soulèvent pas. La bouche dessine un ovale profond pour happer l'ultime air humide et chaud, la tête glisse sur le côté. Les yeux s'ouvrent. Il reste à regarder sans surprise les bois d'eucalyptus.

On lui ferme les yeux. On le descend. On le laisse là. Le chien refuse de rentrer.

Retour des trois, courant sous la pluie qui les frappe aux épaules — la pluie franche, forte — et le fauteuil roulant, trop léger, qui dérape.

Et la vieille qui s'arrête tout à coup : « Mon

pauvre vieux, on ne peut pas le laisser comme ça. »

Et les trois qui courent à nouveau, et le grand ventre, et les deux bras qui pendent, et la tête qu'on accommode encore sur le fauteuil roulant.

Sous la pluie franche, féroce, la course du retour, le chien trempé, et les gouttes d'eau qui coulent de la bouche du mort.

(*A Hector Massa*)

Allons, Marcel, écoute, Marcel

Tu as faim ? Ce n'est pas grave... Hélas, ce n'est pas de faim que tu vas mourir. Tâche en tout cas que ce ne soit pas de ce trou malhonnête qu'on t'a fait dans le bras. Ça saigne trop, par là, tu ne trouves pas ? Marche plus lentement ; si tu te dépêches, la main qui presse la blessure se déplace et le mouchoir glisse.

Allons, Marcel. Tu as l'air d'un ivrogne aveugle. Quelle histoire. Mais pourquoi leur as-tu tiré dessus puisqu'ils n'avaient pas découvert ta cachette ? Ils étaient trop nombreux, mon vieux, trop. Et ils avaient des mitraillettes, par-dessus le marché. Deux coups de feu et tu as fichu le camp. Bon, c'est ton affaire. Evidemment, si après tu n'avais pas pris la fuite, tu serais par terre à l'heure qu'il

est, avec des trous comme celui-là plein le corps et le visage tout sec.

Allons, Marcel, ils sont à tes trousses. Ils ont les moyens, eux. Tu entends au loin ce ronronnement vague qui ressemble à un coup de tonnerre persistant ? C'est un hélicoptère. Un oiseau de métal soutenu par une hélice énorme. A l'intérieur de la capsule de verre, deux insectes te cherchent sur la terre.

Et pourquoi as-tu abandonné le revolver en fuyant ? Il te restait quatre balles... Bon, c'est encore ton affaire. Ecoute, Marcel, ils ne t'auront pas. Cette lumière, à droite, au pied de la colline. Peut-être qu'on aura pitié de toi et qu'on pansera ta blessure sans te poser de questions. Allons, Marcel. Qu'est-ce qu'il te prend de penser à ta mère ? Un dur de ton âge, qui se souvient de sa maman. C'est grotesque.

Ecoute, Marcel, le problème est simple. Devant les forts, on cède. Essaie la maison sur la colline, mais si ça ne marche pas, ne t'inquiète pas. Mieux vaut t'en tirer vivant, et puis la prison c'est pas si mal. Ça ne manque pas d'inconvénients, d'accord. Le pain sera moisi et la soupe, aigre. Dans ta cellule il y aura au moins deux autres types ; dans

un coin, le grabat humide, et peut-être qu'on t'obligera à l'homosexualité. Mais qu'est-ce que ça fait, puisque quelques années après tu en sortiras pour faire ce que tu veux ?

Vivant, — c'est le principal. Allons, Marcel, lève-toi, ne reste pas là, vite. La maison est tout près. Voilà, allez, c'est ça. Encore un effort. Qu'est-ce que tu as fait du mouchoir ? Tant pis ; utilise la chemise, vas-y, déchire-la. Allons. Heureusement que ton bras droit est valide. Cours un peu, maintenant, allons, Marcel, t'y voilà. Frappe et n'attends pas qu'on t'ouvre ; ce n'est pas fermé à clef.

Quelle sale tête il a, cet homme, n'est-ce pas ? Un bec-de-lièvre, un œil sans iris, blanchâtre, — en verre, sûrement. Et cette façon de parler, en se grattant minutieusement le front de l'index. Il bégaye. Il ne sait que répéter : « Vvvvous a-a-avez de de la chchchance. Je sssuis mmédecin. »

Oui, tu as eu de la chance, après tout. Tu as vu comme j'avais raison ? Elle était bonne ou pas, mon idée de venir ici ? Et ils doivent te chercher de l'autre côté, on n'entend plus l'hélicoptère. Mais demande au vieux de tirer les rideaux, la lumière pourrait les attirer.

Qu'est-ce qu'il va dire de ta blessure ? Il prend son temps pour l'examiner, c'est bien. Il dit que la balle s'est logée près de l'os, qu'il n'est pas chirurgien, mais qu'il faut ooopérer tttout de sssuite.

— Co-co-comment c'est arrivé ?

Ne lui réponds pas, Marcel. Regarde-le bien dans les yeux, et qu'il supporte.

— Nous en reparlerons. D'a-dabbord je vous opère et ensuite nous bababavarderons, hein ?

Il cligne comiquement de son œil sain pour faire semblant d'être complice. Pauvre type, maintenant il a l'air moins désagréable qu'au début. Il me rebute toujours un peu, mais du moment que c'est un médecin. On ne va pas lui demander en plus d'être mignon !

C'est vraiment un médecin ? Tu devrais lui demander une preuve. Vas-y, du courage. Ce n'est pas impossible d'extraire une balle sans être médecin, mais il vaut mieux que ce vieux ait un diplôme. Allons, Marcel, demande-le-lui.

— ... quelque chose qui me prouve que vous êtes médecin.

Tu ris comme un malade, maître de maison abstrus, et le blessé voudrait bien deviner pourquoi. Avant tout il doit reconnaître que l'on ou-

blie ton bec-de-lièvre quand tu essayes de te montrer joyeux. Le plus drôle, c'est que tu apportes ton diplôme en hochant la tête avec un geste de père débonnaire devant les idées de son petit enfant. Le diplôme, avec son cadre et tout. Faculté de médecine et plusieurs signatures. Très bien. Et il s'appelle ? Aspoinge, Frédéric Ismaël Aspoinge. En voilà un nom !

Ecoute, Marcel, le diplôme n'a pas de photo, et qui te dit que ce visage humble et anxieux est celui du docteur Aspoinge ? Comme tu voudras. Remets-t'en au hasard. La fortune est fidèle aux gens comme toi. Peut-être qu'il opère bien, le phénomène.

Qu'est-ce qu'il dit ? Il est cinglé ! Et puis quoi, encore ! La gangrène ? En une demi-heure ! Il doit se moquer de toi. Ou bien c'est pour te persuader de te laisser amputer. Dis donc, Marcel, ça non, ne te laisse pas couper un bras. Avec une tête pareille, cet imbécile est capable de te couper le bras valide.

— Vous m'enlevez la balle, un point c'est tout. Le reste, on verra après. Qu'est-ce que vous me racontez, la gangrène. Faites comme s'il n'y en avait pas, d'accord, mon vieux ?

Tu aurais dû parler plus doucement. Tu l'as vexé, ça se voit. Excuse-toi, dis-lui de te mettre au moins un pansement propre. Tu vas perdre tout ton sang. Regarde, l'hémorragie reprend. Qu'est-ce qu'il fait ? Il s'en va ? Ah, non ! Il exagère, ce toubib !

Ecoute, Marcel, quand il revient, tu lui ordonnes tranquillement de te faire un pansement et de te laisser téléphoner. Tu seras mieux au commissariat. Quel toupet. Te voilà ici, à moitié évanoui, et lui, il se fâche et s'en va. Dès qu'il reviendra, sans plus d'explications, tu téléphones. Mais qu'est-ce qu'il fabrique, il ne revient pas ?

Allons, Marcel, téléphone sans plus tarder. Regarde dans l'annuaire le numéro de la Police, et que le vieux s'en aille au diable. Le téléphone est sur la petite table. Est-ce qu'on va te retrouver, ici ? Tu te rappelles plus ou moins le chemin, non ? Avec deux ou trois indications les flics trouvent tout de suite ; flair et habitude, tu vas voir. Allons, Marcel. Comment on cherche, Police ? Là, sur la couverture. Tiens, c'est facile. Huit...

Hé là ! Qu'est-ce qu'il veut, celui-là, avec ces ciseaux de tailleur ? Il sourit et son bec-de-lièvre tremble. Il t'a jeté sur le lit et t'applique un chif-

fon sur le nez. Du chloroforme, sans doute. Aïe, Marcel, dans deux minutes tu seras complètement endormi. Et maintenant ? Il va te couper le bras avec des ciseaux de tailleur, la brute ?

Quel sauvage. Je ne crois pas qu'il soit médecin.

(A Kraft Korn)

Crisopo

La vie dont je viens est sans doute la moins importante des six que j'ai déjà vécues. C'est du moins mon impression lorsque je médite sur mon passé, entouré que je suis par la mince nébuleuse dans laquelle mon âme attend le jugement du Suprême Modificateur et la détermination de mon avenir.

J'habitais une boîte en carton doublée de laine et, le jour, je sortais deux fois dans le jardin pour user sans vergogne de la terre et du gazon. Mes maîtres étaient courtois et câlins. Ils m'offraient souvent des caresses supplémentaires et jamais la viande ne faisait défaut dans mon assiette en fer. Je m'appelai alors Pandora Bucea et l'on m'avait octroyé pour rire des titres de noblesse : Comtesse du Pin et du Cyprès.

Quelle tristesse quand je revois ma vie antérieure, celle qui me valut cent quatre-vingts ans au pays d'Hadès où je payai mes fautes. J'ignore s'il me reste encore à jouir d'une septième vie, et ce doute m'opprime. Ah, c'était autre chose au XVIII^e siècle ; je manquais de titres, il est vrai, mais vivais sur deux pieds, chaussais des bottes brillantes et dans la région de Castille où j'étais né, il n'y avait fille qui résistât à mes appâts. Je me rappelle bien la nuit au cours de laquelle un traître mari m'enfonça son poignard dans les reins.

Je suppose que malgré les changements de vie et d'époque, il y a eu, dans mes personnes, des éléments communs, quelque chose qui s'est maintenu ; félin, j'ai dû déjà l'être, par exemple, dans mes époques d'homme. Et élégant, charmant, aussi — quoique rarement charmé. Mais j'ai probablement fâché le Grand Modificateur, car après cinq vies masculines, il m'a, dans la sixième, changé de sexe et fait chatte sans écouter plaintes ni prières. Enfin, s'il fut injuste, je l'ai peut-être mérité par ma canaillerie, et mon époque de chatte n'a pas été, tout compte fait, dépourvue d'attraits, grâce à Crisopo.

C'est ainsi que s'appelait un grand chat noir et

serein, aux pattes argentées, qui vivait dans la maison voisine. Il marchait avec mesure, ne se pressait jamais. Nous fûmes amants à peine rencontrés et c'est de lui que j'eus mes premiers enfants. Je m'étonne maintenant de la facilité avec laquelle je me suis adapté à la féminité. Car même si dans chaque vie on ne se rappelle rien des précédentes et que cette mémoire ne revienne que dans les étapes intermédiaires (dans les *entrevies*, comme les appellent techniquement les fonctionnaires de la Transmigration), — j'aurais dû me révolter, souffrir d'être possédée.

Il n'en fut rien. Aussitôt trouvé l'endroit par où m'échapper chaque soir dans le jardin, mon seul désir fut de rejoindre Crisopo et de jouir, jouir, jouir jusqu'au délire. Il m'enseigna des délices que les humains ne connaissent pas, et je compris alors qu'un chat pût vivre parmi eux sans les envier ; qu'il pût même les plaindre souvent. Avec Crisopo, les nuits resplendissaient souvent jusqu'à l'aube et je retournais à ma boîte, épuisée et transparente, un peu haletante, à moitié endormie sur ma propre ardeur.

Les heures infatigables pendant lesquelles dura notre luxure changèrent d'aspect lorsque apparut,

sur la tête de Crisopo, une raie bleutée en forme de « s », mal dissimulée par ses moustaches. Au début nous la primes pour une tache, mais il eut beau se fatiguer à y passer la langue, il ne put la nettoyer.

Lentement la raie progressa en largeur et en relief. Au bout de quelque trois mois Crisopo, qui avait cessé de me voir depuis que je n'étais plus en chaleur, ne revint pas comme il aurait dû, et il me fallut l'y obliger en donnant à la porte de sa maison de telles sérénades qu'il se résigna à sortir pour ne pas irriter ses maîtres. Il avait honte, je crois. La raie avait beaucoup grandi et dégageait une odeur fétide.

Loin de le regretter, j'y trouvai un nouvel excitant à mes voluptés ; un excitant qui prolongea démesurément mon rut exacerbé. Dans les plus fermes moments de l'étreinte, j'aspirais cet air horrible et arrivais presque en même temps à la jouissance et à la nausée. Cet exercice affina mes sens à un tel point que je ne tolérai plus l'absence de Crisopo fût-ce quelques heures. Au bord de l'égarément, je passais les après-midi à calculer suivant les allées et venues de la maison le temps qui restait jusqu'à la tombée du jour. Et à peine

Crisopo me caressait, je hurlais, violente, enveloppée dans sa fétidité.

Les deux dernières semaines, l'odeur m'indiquait les progrès de la tache verdâtre. Crisopo, venu je ne sais d'où, se réfugiait dans l'obscurité pour me prendre. On l'avait chassé de chez lui et il n'osait plus tenter d'y retourner. Il mangeait peu, ou alors sa tache le dévorait, car il maigrissait de façon alarmante.

Une nuit je l'appelai deux heures durant, mais il ne se montra pas. J'attendis anxieuse jusque peu avant l'aube et finis par m'endormir, fatiguée, triste. Je ne pensai pas, folle que j'étais, qu'il lui était arrivé quelque chose. Son odeur dans l'après-midi me guida le lendemain jusqu'à un coin de rue. Je le vis, étendu près du trottoir. De sa joue il ne restait presque rien ; on apercevait l'os. Un nuage de mouches l'explorait, le reniflait, le mordait. On dut l'enlever tout de suite, car lorsque je revins, la nuit, au même endroit, il n'y était plus.

(A Fernando Pereda et Isabel Gilbert)

Le rendez-vous

Il poussait devant lui un bâton chercheur ; derrière les profondes lunettes noires, ses yeux étaient deux puits d'oubli. Parfois, inutilement, sa main gauche palpait la lumière.

Il descendait la rue Médicis et entrait dans le parc. Deux enfants trottent dans l'allée ; au fond, près de la fontaine circulaire, des amoureux frileux, courbés, montent les escaliers en regardant le sol, les feuilles mortes, les bancs vides.

« Je viens d'arriver et je grelotte déjà. » Il s'asseyait. Le pardessus noir et les gants prolongeaient jusqu'au sol son profil d'oiseau. Droit, raide, devant ce qu'il ne voyait pas. « Elle est en retard. Elle a peut-être raté son métro. Tant pis. »

Elle arriverait bientôt. Ils iraient dans sa

chambre, rue Monsieur-le-Prince, surveilleraient mutuellement leurs silences ; ils se pencheraient à la fenêtre du cinquième étage et elle lui décrirait les toits tristes où les souvenirs refroidissaient avec la nuit.

En retard pour la première fois. « Peut-être qu'elle ne viendra pas. Si ça se trouve, je ne l'entendrai plus. » Il sursautait, tendait sa canne, se levait inquiet. « Non, non, c'est idiot. Elle viendra comme d'habitude. Seulement, aujourd'hui, elle veut se faire attendre. »

Le rendez-vous était ici, il en était sûr. Il n'avait pas besoin de toucher le Baudelaire en pierre qui leur servait de point de repère. « Baudelaire, ce magnifique misérable. » Sur un banc, une vieille qui tricotait tandis que son petit-fils jouait, le regardait du coin de l'œil.

Il se rasseyait. « Comme je sens l'après-midi. Près de six heures. Octobre ; juste le milieu de l'automne. Comme il doit être beau le Luxembourg. » La vieille se lève, appelle son petit-fils, le prend par la main et s'en va, vite. Il criait :

— Quelle heure est-il, s'il vous plaît ?

Au lieu de répondre, la femme presse le pas, entraînant l'enfant qui s'arrête pour ramasser sa

balle et pleurniche. « Je le lui ai demandé trop tard. Je lui ai peut-être fait peur. Et cette Elise qui ne vient pas. » Le carillon du palais confirmait l'heure.

« On ferme ! On ferme ! » Une clochette puérile et folle rompt la gravité de l'air. Le parc reste sans habitants. Un moment les ombres s'organisent dans le ciel comme une douleur silencieuse. La voix des gardiens effraye les oiseaux qui volent se cacher.

« On ferme. » Il ne pouvait s'en aller. Non. Si Elise venait, il voulait l'accueillir. Un gardien pose une main légère sur son épaule.

— On ferme, monsieur.

La voix grave veut rendre hommage à son infirmité, comme pour dire : « Vous êtes aveugle, je le sais, mais le parc ferme à six heures. Je le regrette bien, allez-vous-en, s'il vous plaît. »

« M'en aller. M'en aller où ? »

— J'attends quelqu'un.

— Mais nous fermons, monsieur. Si vous attendiez quelqu'un il ne viendra plus car nous fermons ; on n'entre plus dans le parc aujourd'hui.

— Je ne peux pas m'en aller. J'attends quelqu'un. (Elle va venir.)

— Mais, monsieur, comment voulez-vous que quelqu'un vienne, puisque le parc va fermer ? (Assommant aveugle.)

Il restait assis ; entre ses jambes, la canne, et sur le pommeau, ses mains croisées.

« Elle va venir d'un moment à l'autre. » (J'en ai besoin, j'ai besoin qu'elle vienne.) Il se retournait, dirigeait vers eux le regard abstrait des lunettes.

— Elle va venir, vous comprenez ? Laissez-moi tranquille.

Le gardien décide de prévenir un collègue.

« Six heures et quart au moins, et elle n'est pas encore là. Je ne l'entendrai plus, elle m'a trompé. Ou peut-être lui est-il arrivé quelque chose. Qu'est-ce que j'en sais. Pour moi, tout est différent, plus incertain, plus dangereux. Je suis tout intérieur. Ils ne comprennent pas, eux, parce qu'ils vivent penchés sur le monde. »

Pour lui tout était différent, plus incertain, plus dangereux. Il était tout intérieur. « Rien à faire. Rien à faire ? » Non, jeudi ils se sont vus et ont pris rendez-vous pour aujourd'hui. A cinq heures et demie au Luxembourg, comme toujours. « Elle doit avoir des ennuis avec le patron, qui lui fait

la cour. Merde ! Salope, ça doit être ça ; elle a couché avec lui. »

« Non, elle est incapable de me tromper. »

Les gardiens attendent en silence. Il les sentait, mais restait immobile, leur offrant son profil d'oiseau. Avec persuasion le plus vieux lui prend le bras et fait signe à l'autre de l'aider.

— Il faut vous en aller, monsieur, ne craignez rien, nous vous laisserons à la porte du boulevard.

Soulevé, les pieds battant l'air, il allait, ébahi, sans opposer de résistance. Les lèvres serrées, crispé, il se laissait porter. Sa canne frappait irrégulièrement la jambe d'un des gardiens.

La fureur le secouait comme il arrivait au bas de l'escalier, devant la fontaine. Il se mettait à crier et sa voix roulait sur les marches, rebondissait sur le gravier et tombait à l'eau. Il se tordait comme un épileptique et agitait la tête tout en prenant garde de perdre ses lunettes. Les gardiens s'agitent aussi, pour le maintenir. Leurs paroles, mêlées aux siennes, s'entrecroisent, se cassent :

- ... faire autrement
- ... avec un pauvre aveugle
- ... prétendez ?
- ... puisque je ne peux pas !

- ... notre faute
- ... Elise, vous ne comprenez pas, sauvage ?
- ... même histoire, espèce de salauds !

Il sentait les marches très rapides, les unes après les autres, leur bruit sec. Ses pieds n'arrivaient pas à se fixer, égratignaient à peine la pierre. Ensuite, les gardiens courent, le maintenant en l'air, le poussent dehors. A travers la grille, ils lui mettent sa canne dans les mains.

Il reprenait son souffle, arrangeait sa cravate. « Bah, se faire tant de mauvais sang, et si ça se trouve, cette Elise, ne veut plus me voir. Il me semble même tout d'un coup qu'on n'a jamais pris rendez-vous. »

Rasséréiné, il empoignait le bâton chercheur et recommençait à le pousser devant lui. Derrière les profondes lunettes noires, ses yeux étaient deux puits d'oubli.

Contrebandiers

Ce maquis, personne ne le connaissait comme eux. Dans tout le département de Cerro-Largo, c'était peut-être le seul passage vers le Brésil que la police ne visitât jamais. Voilà pourquoi, au « Halte-là » surgi d'en bas, ils réagirent tous trois par l'immobilité de la surprise. Mais elle fut de courte durée, car ils étaient commandés par un homme mûr, grand et orgueilleux (à la joue balafrée), qu'ils avaient pris comme chef plutôt pour la rapidité de ses décisions que pour sa force. Celui-ci leur ordonna de se cacher dans les fourrés et de préparer les armes. Les hommes, décidés à défendre à coups de fusil la charge qu'ils transportaient, y coururent avec leurs mulets.

Brève fusillade ; les policiers, pauvres en muni-

tions ou effrayés, se retirèrent aussitôt. Avec un semblant de sourire, le chef célébra la victoire. Une blessure à la jambe l'empêchait de troubler l'air de ses profonds éclats de rire.

— Combien qu'on peut mettre d'ici à la cabane en marchant plus lentement qu'à l'aller ?

Les subalternes tombèrent d'accord : à peu près trois quarts d'heure.

— Allons-y, enjoignit le chef. On y retourne. Déchargez un mulet et mettez-moi dessus.

Il n'y eut pas de discussion. Ils reviendraient donc au point de départ, en territoire brésilien, renonçant à livrer la contrebande. Tandis que les autres surchargeaient deux bêtes pour alléger celle qui devait le porter, le chef se fit lui-même un pansement avec un mouchoir. Il ne saignait presque pas. On ne parvint pas à lui trouver une position confortable et on décida simplement de l'asseoir et de relever avec précaution sa jambe blessée pour l'attacher au ventre de l'animal.

Puis ils se mirent en file indienne. Devant, le vieux, le fusil d'une main et, de l'autre, les rênes du mulet. Au milieu, le chef, comme sur un trône, et derrière, le troisième, un garçon de dix-neuf ans, menant, l'arme au poing lui aussi, la dernière bête.

Inhabituel à l'extrême, — ils rencontraient la police pour la première fois dans ces parages — l'accident leur dicta des précautions inhabituelles. Ils firent de fréquents détours pour s'éloigner des abords du maquis et ralentirent leur marche afin d'arriver en pleine nuit. Au bout d'une heure, à mi-chemin, la tension diminua et ils oublièrent leurs précautions. Ils parcouraient la région depuis des années ; instinctivement leurs pieds choisissaient le meilleur sentier et il n'y avait plus de raison maintenant pour s'inquiéter.

Le vieil homme et le garçon, absorbés dans leurs réflexions, entourés de pensées, étrangers, ne remarquaient pas que le blessé donnait des signes d'inquiétude. Il s'agitait sur sa selle oscillante et, méfiant, épiait le feuillage. Il cherchait quelque chose, là-bas, ou bien semblait chercher à mieux voir ce qu'il distinguait à peine. Il fouillait les fourrés du regard et discutait furtivement avec des ombres qui, de loin, lui répondaient.

Il cessa peu à peu de le faire furtivement. Dressé sur sa selle malgré les tiraillements douloureux de sa jambe, il commença à tenir des propos confus. Il parlait à la ronde, semblait-il, plutôt que vers un endroit précis, comme jusqu'alors.

Le vieux, croyant que la fièvre expliquait cette agitation, se retourna pour le rassurer. Mais bientôt lui-même sentit une vague inquiétude. Là-bas, au fond, le chemin était moins clair à mesure qu'ils osaient avancer, plus brouillé. Sans conviction, il essaya de calmer son chef. Ils allèrent ainsi un bout de chemin.

Les ombres se rapprochaient trop. Le vieux comprit que d'obscurcs menaces les encerclaient et il sentit même, venus des arbres, comme des mains ou des oiseaux pressants qui essayaient de les toucher, plus menaçants que les ombres qui maraudaient au loin, dans l'indéfinissable bouche noire.

Le chef éleva la voix : « Vous ne les voyez pas ! Mais vous ne le voyez donc pas ? Imbéciles. On est cerné. On ne peut même pas savoir ce que c'est. Il y en a beaucoup. Non, pas beaucoup, mais ça saute. »

On aurait dit des ombres d'oiseaux gris à leur façon de planer, d'avancer et de reculer ; des mains ou des oiseaux ?

« Ne touchez pas à ma jambe, laissez-moi, merde ! » criait le blessé, — et le vieux l'observait en hochant la tête, puis chassait les mains qui

voulaient lui soustraire les rênes. Des mains fermées, peut-être des oiseaux violents, battaient l'air, se retournaient et se tordaient ; s'avançaient à nouveau et à nouveau reculaient ; tombaient d'en haut ou s'évanouissaient dans la terre avant de réapparaître.

Par moments le blessé les oubliait et se remettait à discuter en cachette, méthodiquement ; il expliquait aux ombres qu'il préférait ignorer les oiseaux, — les mains, — les corps brumeux peut-être, et autres points douteux de l'espace. Quant au vieux, ces menaces excessives l'accablaient. Partout de nombreux oiseaux — ou mains, planaient, battaient l'air, éclaboussaient d'anxiété les voix.

Il hésita, le vieux, et ralentit encore sa marche. Le visage du chef, — regard halluciné et cheveux en désordre, l'effrayait plus que les mots diffus, étranglés, qui lui échappaient. Il n'osait pas se retourner. Assez. Il faut faire quelque chose. Le fusil. Il leva son fusil sans trop savoir pourquoi. Il s'arrêta tout à fait.

Il lâchait les rênes et allait se retourner quand il éprouva soudain un grand soulagement. En regardant attentivement devant lui, il vit le chemin plongé dans la nuit. Il regarda de part et d'autre,

il écouta, rien, nulle part. Là-bas, des ombres statiques, et rien ici qui ressemblât à un battement d'ailes, encore moins à des mains ou à des oiseaux. Le maquis, muet et tranquille. Derrière, le blessé aussi se taisait.

Joyeux, le vieux se retourna.

Affalé sur l'encolure du mulet, les bras ouverts, à moitié accroché par sa jambe attachée. Un sang abondant coulait de son dos.

Avec un semblant de sourire, le garçon nettoyait son couteau sur l'herbe. Tremblant, il expliqua, comme en confidence :

— Fallait que je le rassure ; sans ça, il nous rendait dingues tous les deux.

(A Carlos Maggi)

Elle va être contente, Louise

J'ai pris celle que le fleuriste m'a conseillée. Certes il n'est pas facile, de nos jours, de trouver des orchidées aussi belles. Je m'y connais, en fleurs, surtout en angiospermes monocotylédones, mais je l'ai laissé choisir, car c'est sûrement le plus capable des deux en la matière, enfin, dans sa partie pratique. D'ailleurs l'ami commun qui m'avait donné son adresse m'a autorisé à me présenter de sa part et tout de suite j'ai compris que je serais traité comme un bon client. Ma confiance s'en est accrue.

« Vous ne trouverez de meilleure orchidée nulle part », me dit-il, les yeux brillants. Je sentis qu'il était content de me satisfaire, ou de satisfaire mon ami. En fait, il n'exagérait pas. Dire que cette fleur

est extraordinaire est superflu, puéril presque. Aucun mot ne saurait définir une perfection aussi totale. Peut-être conviendrait-il seulement de la traiter d'orchidée suprême, mais je la limite, en l'appelant ainsi. Je trahis son inqualifiable splendeur.

Elle va être contente, Louise ! Je ne regrette absolument pas d'avoir perdu une matinée à aller la chercher. Cela en valait la peine, même si le fleuriste avait habité plus loin et qu'il ait fallu deux trains au lieu d'un pour parvenir jusqu'à lui, — jusqu'à elle. Je comprends pourquoi les gens me regardaient avec envie, au retour, quand je traversais la gare, propriétaire de cette surprise dans sa boîte de mica.

Bon, peut-être ne le faisaient-ils pas par admiration pour l'orchidée, qu'ils pouvaient mal apprécier en me croisant rapidement. Il devait s'agir plutôt d'un certain étonnement devant ma façon de porter la boîte. Je n'ai jamais pu me défaire de cette habitude et ne prends plus garde aux regards surpris des passants lorsque je porte un paquet.

Du reste, il y a bien peu de gens, de nos jours, qui trouvent le temps de considérer une fleur. En

général, les hommes vivent pressés, accélérés par de véhémentes affaires, — toutes en papier. Et une fleur, c'est quelque chose de subtil et secret qui n'a rien à voir avec le papier, sauf si elle est artificielle, auquel cas ce n'est pas une fleur.

Rares sont ceux qui remarquent la subtilité secrète des fleurs. Moi, ce n'est pas par mes lectures de Botanique, entreprises au hasard de mes ennuis, aux heures les plus libres de mes vacances, que je m'en suis approché. Ça été justement le contraire. J'ai un peu étudié les fleurs parce qu'elles m'ont toujours intéressé, bien que d'une façon toute différente des botanistes, pas sur le plan scientifique. Comme les études que j'imaginai n'existent pas — il serait temps d'ailleurs que quelqu'un les entreprenne — j'ai dû me résigner aux manuels descriptifs et aux classifications. Il y aurait pourtant beaucoup à analyser sur la vie d'une fleur, sur son parfum, sur sa foi..

Elle va être contente, Louise. Il y a si longtemps que je ne lui fais pas de cadeau. Elle va être ravie. Je vais finir de déjeuner, puis je passerai à la maison me changer et je la lui porterai. Elle est très bonne, cette côtelette aux tomates. Des fruits comme la tomate, je devrais en manger plus sou-

vent. Ça me fait beaucoup de bien. Toutes sortes de baies, je devrais manger. Du raisin aussi, et des groseilles.

Je crois que je vais retourner de temps en temps chez ce fleuriste. Il m'a donné sa carte. Maintenant qu'il me connaît, il me suffira de l'appeler et de lui passer la commande. Dommage qu'il ne livre pas ; le téléphone ne sert qu'à gagner un peu de temps. Enfin, je ne l'utiliserai pas tellement, non plus ; il a de ces prix !

— Mon paquet, s'il vous plaît ; la boîte avec une fleur.

C'est ce restaurant que j'aurais dû découvrir avant ! Il n'est ni cher ni bon marché ; on y mange bien, sans excès inutiles, le service est correct et c'est à deux pas de chez moi. C'est calme, en semaine, il me semble, et surtout silencieux. Pas de disques ni de haut-parleurs ; on ne dérange pas votre digestion par de vaines clarinettes ou des trompettes crispées, on vous laisse tranquillement attendre l'autre plat devant votre nappe et votre pain, sans que des mendiants viennent non plus rompre votre paix avec leurs mains desséchées et leurs yeux humiliés.

On n'a pas encore résolu le problème de la mendicité. Dans cette ville, si les choses continuent comme ça, il y aura bientôt plus de mendiants que d'honnêtes gens. On devrait les obliger à travailler. Les laver, les habiller et les éduquer — qu'ils le veuillent ou non. Ou les enfermer tous, je m'en fiche. Le principal c'est qu'ils ne gênent pas. Et dans cette ville, si les choses continuent comme ça...

— Merci.

Je n'ai pas besoin de prendre l'autobus. Je serai à la maison avant que le prochain ne passe. Quelle chaleur, aujourd'hui. On sent déjà l'approche de l'été. Adieu, juin de mon anniversaire. Ce soir à neuf heures, je commence à avoir quarante-quatre ans. Un de ces jours je vais me retrouver vieux sans savoir comment cela m'est arrivé. La vieillesse m'effraye. Qui sait si j'arriverai à la supporter, si je pourrai la vaincre. La vaincre, c'est peut-être se laisser posséder par elle, savoir l'oublier.

Est-ce qu'il me reste une chemise propre ou sont-elles toutes chez le blanchisseur ? Je voudrais être impeccable pour lui porter cette orchidée.

— Bonjour.

Ce bonhomme passe sa vie à la fenêtre. Ça doit être un retraits. Bon, nous y voilà.

Avant de me changer je vais feuilleter le petit traité sur les orchidacées. Je ne me souviens pas si cette variété s'appelle *orchis albina pastinata* ou bien *orchis fulgentissima*. J'aimerais le savoir avec exactitude. Ah, non, je l'ai prêté, ce livre. Cela fait plus d'un mois et on ne me l'a pas rendu. Je vais noter ici : « Demander restitution traité orchidacées. » A Emilie, je l'ai prêté. « A Emilie. »

Ces souliers me serrent un peu, mais ils vont à merveille avec le gris du costume. Je prends un taxi ? Ça vaut mieux, je crois. On ne peut pas se promener dans les rues si élégant et avec une orchidée à l'épaule. Et puis ça me ferait transpirer et mon désodorisant n'est pas très bon.

— Au revoir, monsieur.

Continue donc à guetter, petit insecte, si ça se trouve tu serviras de témoin dans un accident. On ne sait jamais quels services un paresseux peut rendre à la société.

Juste ce qu'il me fallait ! Un taxi tout neuf.

Elle va être contente, Louise. Cela fait si longtemps que je ne lui offre rien. Et une orchidée pareille...

Bon.

— A l'ancien cimetière, s'il vous plaît.

(A Maria Inès Silva Vila)

Avant de me perdre

Lorsque nous sortîmes de la grotte, l'après-midi touchait à sa fin. La conversation avait peu à peu diminué d'intensité et nous parlions d'une voix sourde, comme auprès d'un dormeur. Malgré le dialogue, ou à cause de lui, nous étions toujours seuls.

Nous nous arrêtâmes à l'entrée. La pierre ne s'imposait plus, son silence restait en arrière ; son silence âpre et antique qui exigeait du respect. Lucienne se retourna. Elle prit ma main et examina la pierre avec tristesse ; puis elle me regarda lentement dans les yeux, avec chaleur. Peut-être présentait-elle, comme moi, la fermeté définitive du roc, son triomphe inéluctable. Le chemin parcouru — cette heure et demie de marche devenait ridi-

cule, sans retour. Il n'avait aucun sens, ce voyage, ou semblait n'en avoir aucun. Et notre récente complicité, — du passé. Je soutins son regard, mes yeux se mouillèrent.

Il fallait sortir. Nous le savions et n'offrions pas de résistance. Nous le désirions presque. Malgré la hauteur de la grotte — ses murs noircis se perdaient vers des plafonds difficiles — nous avions marché un peu courbés, évitant les gouttes que transpiraient les stalactites, là-haut, loin, et tâchant de ne pas buter contre les pierres éparses sur le sol inégal. Nous demeurions recroquevillés, à présent, incrédules devant la bouche de lumière qui s'ouvrait devant nous.

Elle donnait sur une côte étroite ; au bord d'une sorte de lac, amarrée à un poteau, nous attendait — supposai-je — une barque grise qui se balançait à peine.

Nous sortîmes. Une fois installés dans la barque je saisis les rames. Lucienne, souriante, regardait les nuages qui couraient au couchant. Le soleil ne touchait pas encore l'horizon. J'aurais aimé un autre regard d'elle, un geste quelconque de tendresse ; son sourire me déconcertait. Lointaine et sûre d'elle. Je cessai de ramer, osai m'asseoir à son

côté. Elle m'écarta en fronçant les sourcils. Elle désigna les rames et m'enjoignit froidement de continuer ; il fallait débarquer avant la nuit.

Je ne l'intéressais plus. Elle ne me connaissait pas. Elle irait jusqu'au bout avec moi, mais parce qu'elle ne pouvait pas faire autrement. Je perdais sa confiance. Je la perdais elle avant de me perdre moi-même. Lucienne. Une étrangère ?

Je me réfugiai comme je pus dans mes souvenirs. Mes pensées erraient de l'adolescence vers l'enfance et de là revenaient brusquement au passé immédiat. Je vis des choses très oubliées qui me soulagèrent. J'aurais préféré pleurer, abdiquer ; pleurer et me voir pleurer, avoir pitié de moi peut-être. Je n'y parvins pas car subitement nous accostâmes.

Une île. Une végétation sans bruits la couvrait. Elle ne semblait habitée par aucun animal. Le vent ne soufflait pas non plus, lorsque je laissai la barque s'échouer sur la plage fragile ; l'air immobile n'agitait pas une feuille. Je cherchai un chemin mais il n'y en avait pas.

J'essayai d'aider Lucienne. Elle refusa mon bras et descendit par ses propres moyens. Le soleil se cachait. Il commençait à faire froid. Un regard

d'elle, un seul geste, pour supporter l'angoisse qui m'étreignit lorsque nous nous mîmes en marche. Je voulus me retourner pour voir notre barque se balancer sur la rive, mais je n'en eus pas la force ; je savais qu'elle n'était plus là. Quel miracle pouvait nous sauver ? Il n'y a pas de miracles.

C'était une vengeance qu'il me fallait, pas un miracle. Me venger. Mais de qui, de quoi ? Je l'ignorais. De moi-même, peut-être. Le silence persistant m'inquiétait. Les arbres, l'air m'inquiétaient. Il n'y avait même pas d'insectes à cet endroit ? Brusquement j'attirai Lucienne contre moi. Elle se débattit et se libéra par un mouvement violent. Geste vulgaire, vil. Je ne voulais pas lui faire de mal, mais elle commit une erreur : elle se mit à courir comme pour échapper à un danger, m'obligeant à la poursuivre.

Maintenant j'attends mon tour. Lucienne gît à mes côtés. Je lui ai fermé les yeux ; ses lèvres sereines ne révèlent pas d'amertume et sur ses mains, croisées sur la poitrine, il y a un peu de la

lune qui illumine cette clairière. Je l'ai déshabillée pour mieux embrasser cette peau fine que j'ai toujours désiré caresser. Tandis que je l'embrasse, je mouille encore ses joues de mes larmes et mon chagrin est comme un cri doux et lâche que j'offre à la nuit avant de me perdre en ses ténèbres.

En direct

Vous avanciez doucement parmi la foule compacte. Vous trébuchiez, demandiez pardon, tourniez la tête, attendiez dans un creux que quelqu'un de plus décidé vous croise, avanciez d'un autre pas ; vous vous retourniez, regardiez vers la rue, vers le mur, tiriez sur votre veste pour la fermer, emprisonné entre deux distraits. Vous voyiez des hommes plus ou moins calmes, vêtus proprement, d'autres sans cravate ; vous voyiez des femmes aux fortes hanches et aux seins qui se penchaient, féconds, entre les étoffes ; vous voyiez de jeunes hommes gris, grands, hâves, et de jeunes hommes ronds, sains, bêtes, vulgaires ; vous voyiez des enfants léchant la glace qu'ils venaient d'arracher à un vendeur ambulancier, et des enfants qui pleu-

raient, et d'autres enfants encore, entre les jambes de leurs parents ou dans les bras de leurs mères regardant la rue, hypnotisés.

Vous avanciez, trébuchiez, vous retourniez, attendiez, faisiez un autre pas. Tourniez, regardiez, tiriez sur votre veste. Aux balcons décorés — un paquet de confettis oublié contre leur poitrine, — beaucoup de jeunes et de vieilles femmes et quelques hommes. Dans l'avenue, derrière un orchestre trépidant de tambours, trompettes et bombardons, plusieurs douzaines de femmes en uniforme — culottes courtes, blouses décolletées, bottes rouges et hauts bonnets dorés — exhibaient leurs jambes maigres, grasses, irrégulières et bouffonnes. Derrière, se dandinaient, avançaient puis se dandinaient à nouveau, les géants et les *cabezudos*¹. Autour d'eux sautillait quelque vieux déguisé en vieux. Et les arbres étaient seuls et outragés, et on les opprimait.

Se mêlant aux tubes et aux bombardons et aux tubas et aux bouillons de l'harmonie, luttant contre

1. « Cabezudos. » Littéralement : qui ont une grosse tête. Masques géants en carton, cocasses ou effrayants, que revêtent ceux qui participent au défilé du carnaval. Ils se mêlent à la foule et poursuivent les enfants. (N.T.)

eux, les haut-parleurs insistaient : « Et voici venir le merveilleux défilé du Carnaval 1960, pour la première fois le dieu Momo revêt à Montevideo une parure modern style importée directement du grand pays frère du Nord, le voici, précédé des extraordinaires *girls* de Palermo² (Tota, Cholita et Pochonga) avec la participation des meilleurs ensembles du moment, on inaugure aussi le système d'éclairage avec des lumières métaphorescentes et par ailleurs indirectes sous la direction de Radio Colombe qui transmet en direct, et voici en direct les extraordinaires et fabuleux nègres Lubolos, joueurs de tam-tam, avec leurs danseurs du balai en tête, et derrière, plus loin, les meilleurs ensembles qui se disputeront les trois cent mille pesos du prix offert par la Commission municipale des Fêtes, utilisez l'Huile Candélitás, madame, c'est la meilleure, messieurs les auditeurs, n'oubliez pas que les bonbons Mireya adoucissent la pensée, chers auditeurs, nous transmettons du carrefour, — un bon slip est signé Eudoxe, — de l'avenue du 18-Juillet et de la grande rue Ejido, où le magnifique défilé par une nuit magnifique, comment

2. Quartier pauvre au sud de Montevideo où sont groupés les quelque cinq mille Noirs de la ville. (N.T.)

aurait-il pu en être autrement, le temps s'est présenté magnifiquement, — les pastilles Priestley calment la douleur, — en une nuit véritablement magnifique, voici venir la bande : « Amène-toi dans ma piaule. »

Vous aviez très mal à la tête mais pas de Priestley dans la poche. Sur votre tempe droite, une pointe tumultueuse irradiait en frissons réguliers jusqu'au centre du front. La démangeaison de votre nombril vous obligeait à vous arrêter souvent pour vous gratter en cachette avec rage. Vous vouliez et ne vouliez pas abandonner cela, vouliez et ne vouliez pas vous éloigner, vous, au premier carrefour, pour aller ailleurs. Vous vous sentiez fiévreux, malade, et par instant un de ces vertiges de l'hiver dernier semblait vous menacer.

« ... Amène-toi dans ma piaule, même qu'elle soit cradingue. » Mal à l'estomac ? Applications de Calmett : plus d'acidité, l'orchestre, avec ses caractéristiques tchin-poum de grosse caisse et de cymbales nationales, s'avance, majestueusement, et, à sa tête, avec sa musique traditionnelle, son chef, le poète vétérinaire Cyprien Cocoliche, vainqueur de bien des joutes ; et la femme, devant vous, continuait à porter une fillette de trois ans

et dressait un cou rigide et carré sous des cheveux gras, pour essayer de surmonter la haute casquette qui l'empêchait de voir.

Près du trottoir, un agent de police, symétrique à celui du trottoir opposé, observait l'orchestre de ses moustaches paisibles et satisfaites.

« ... transmettent en direct, et buvez Bananel, c'est cela, oui, monsieur, que c'est bon, Ba-na-nel, il convaincra vos intestins pendant que vous vous rendez à votre travail et quel dessert, quel goût, monsieur. » Un vieillard à bretelles soutenait le sac d'une vieille blanche à pois noirs juchée sur une des chaises qui, durant l'attente, avaient servi à s'asseoir et servaient maintenant à être plus haut. Oui, monsieur, oui, madame, que c'est bon, Ba-na-nel, — votre démangeaison s'étendait le long de vos bras et descendait jusqu'aux reins. Un groupe de garçons vous barrait le chemin ; venant en sens contraire, plusieurs gosses offusqués se frayaient le passage. Vous vous êtes arrêté pour vous gratter.

Vous vous êtes arrêté pour vous gratter, et les yeux d'une jeune fille ont quitté l'avenue pour vous observer attentivement ; vous avez repris votre marche, écartant les enfants, les bousculant,

comme pour fuir. Chaque fois que vous posiez le pied par terre, vous receviez dans les veines comme un bruit sourd et douloureux, dans les veines. Au coin de la rue, bouchée par un groupe dense — odeur, promiscuité —, vous vous êtes trouvé sous un haut-parleur : transmet en direct. Par l'avenue arrivait un lent camion recouvert d'une carcasse en bois et en carton peints : un grand crocodile vert ouvrait son interminable gueule ; buvez Ba-na-nel, il convaincra vos intestins, mais pas la démangeaison ;

comme sur un cheval confortable, chevauchaient, sur le crocodile, plusieurs Totas et Cholitas fatiguées et trempées de sueur, — jupes courtes et soutien-gorges blancs, qui s'efforçaient de rire et lançaient de temps à autre quelques serpentins las. Les gens applaudissaient, et crocodile et Cholitas oscillaient sur leur axe, tanguaient comme un bateau, vers l'avant, vers l'arrière, de proue en poupe ; les gens remerciaient pour les serpentins, pour le crocodile et les totas et cholitas, remerciaient pour l'été et le beau temps ; pour la nuit, le carnaval, Momo et la mairie de Montevideo surtout ; des voix d'hommes libéraux marquaient aussi leur reconnaissance aux corps qui cheva-

chaient le crocodile. Voix brèves et vibrantes. Auraient-ils pris du Ba-na-nel ?

Vous vous tordez maintenant sous la douleur et la démangeaison. Vous grattant et vous pressant les tempes, alternativement, vous grattant et vous touchant la tête, vous courez. Vous courez jouant des coudes, vous grattant au passage, vous soulageant en poussant jusqu'à ce que, libre des gens qui vous insultent, vous sautiez sur l'avenue et vous arrêtiez net devant le « char allégorique, nous transmettons, le voici, en direct, le fameux char du crocodile avec ses *girls* émues », — et vous vous plantez là, comme si votre migraine était passée, comme si plus rien ne vous démangeait. A cinquante mètres, les agents de police, pantois, vous regardent. Vous levez les bras et leur criez d'arrêter cela tout de suite. Vous devenez pédagogique et expliquez : laissez donc, laissez ces carnivals, rentrez chez vous, fermez vos balcons, oubliez tout ce bruit. Moins pédagogique, vous insistez : vous ne comprenez pas ? Cocus !

Le camion arrêté. Les femmes descendent du crocodile, sautent pour regarder ce type qui crie, c'est-à-dire vous. Ceux de l'orchestre, loin en avant, commencent à se retourner pour voir ce qui se

passé derrière. Ceci, cela, ça, tout, affirmez-vous avec énergie —, tout est une erreur : vous n'avez qu'à regarder les arbres.

Quelques-uns regardent les arbres, bouches bées. Vous ne continuez pas parce que les agents de police vous emmènent. Un troisième agent, surgi de nulle part, siffle, fait signe à ceux du crocodile de continuer. Vous vous tordez et retordez. Vous voulez vous gratter et on ne vous laisse pas faire et vous avez terriblement mal à la tête. Des haut-parleurs, après une très brève confusion, Bananel oublie et continue à transmettre en direct.

(A Clara et Miguel Angel Campodónico)

Hôtes

Nous sommes contraints de nous défendre de l'angoisse en nous encourageant mutuellement. Jamais l'amitié ne nous a paru si profitable. Le bois clôt sans pitié sa nuit autour de nous, comme autour d'êtres méprisables. Nous ne voulons pas nous arrêter, même pas pour examiner nos blessures. On nous a attaqués et volés, mais les bandits en ont pris pour leur compte ; ils se souviendront longtemps, l'un du coup de poignard dans le ventre, l'autre du coup sur la tête. La tempête redouble de violence. L'épaisseur du bois n'arrive pas à retenir la pluie qui nous fouette au visage. L'espoir diminue. Nous nous sentons au bord de la résistance et savons pourtant ne pas être grièvement

blessés, — seules la fatigue et la tension nerveuse nous accablent.

Un bruit différent, de pas, de branches brisées peut-être, nous freine. Derrière, ou dans l'arbre le plus proche, un mouvement. Voici quelque chose de dur mais, tout compte fait, d'heureux. Depuis les hautes ombres, une ombre, animal indiscernable, se jette sur moi et reçoit immédiatement, avant même de me toucher, le poignard de mon ami. Le poignard sans doute encore taché du sang du bandit.

Grâce à cet incident nous découvrons, à notre droite, une sorte de cabane éclairée que nous n'aurions peut-être pas remarquée. Nous nous y dirigeons. Elle est vide.

Près du feu, dans un miroir au cadre vermoulu, nous examinons nos blessures : pour moi, deux égratignures sur le cou, un bleu imposant mais inoffensif sur la joue ; pour mon ami, une coupure sous l'aisselle. C'est tout. Nous les nettoignons, nous nous lavons et faisons sécher nos vêtements déchirés. Nous mangeons les restes que nous trouvons et buvons un agréable vin blanc.

Ici prend fin notre autonomie. Nous faisons semblant de nous demander si nous allons rester

là pour la nuit. Un lit en trop piteux état sert de prétexte à nous en dissuader. Et puis, le retour du maître de maison nous inquiète. Le vent s'apaise et une pluie fine se met à tomber. Il ne doit pas être plus de quatre heures cinq, si la seule montre dont nous disposons marche encore.

A l'aide d'une lanterne vétuste, j'examine les lieux et trouve un chemin bordé de vieux poteaux tordus qui part de derrière la cabane et se perd dans la nuit. Nous prétendons que la trouvaille est décisive. Abandonnant la lanterne, nous nous mettons en route. Chemin interminable. La fatigue s'accumule comme plomb dans les muscles. Au bout d'une demi-heure ou à peu près — à la lueur de mon briquet la montre indique cinq heures moins vingt — il nous faut à nouveau nous encourager mutuellement, et l'amitié, cette fois, nous paraît peu profitable. Mais il faut continuer, on nous l'ordonne.

(Je voudrais me réveiller.)

Le chemin qui devient meilleur annonce la proximité d'une maison. Une palissade neuve, régulière, bien entretenue, le limite. Comme il serait bon de s'allonger sur la terre humide pour dormir ; je suis à bout de souffle. Mais, à quelque

trois cents mètres, nous distinguons une grande allée pavée, flanquée de peupliers. Appuyés l'un sur l'autre, comme deux lépreux médiévaux, nous nous hâtons autant que le permettent nos jambes. Rires, joie, sanglots même, je crois. Nous exécutons les ordres comme des serfs.

Le jour se lève. Le chant d'opulents oiseaux monte des peupliers saluer les premières taches de lumière qui pénètrent les choses et les dessinent légèrement, de l'intérieur. Humidité de l'aube parmi les plantes. Nous nous engageons dans l'allée comme si elle nous menait vers le repos d'une chambre hospitalière. Nous débouchons sur une sorte de très bref château de pierre incertaine, à peine verdâtre. Nous courons un peu.

Nous ne sommes pas arrivés à l'escalier poli, nous n'avons pas sonné ; pourtant la grande porte s'ouvre et un vieillard circonspect déguisé en serviteur nous salue d'une inclinaison de tête et nous mène au salon. Sa sécheresse nous surprend ; le geste semble plus formel qu'amical.

Nous montons à sa suite. Tandis qu'il disparaît, nous attendons ensemble, collés l'un à l'autre. Sur la table en cèdre reluit une indéfinissable statuette d'ivoire probablement orientale. Nous ne la com-

mentons pas. Plus loin semble se dessiner une grande bibliothèque. Nous ne levons pas les yeux pour la regarder.

Nous avons obéi. Nous sommes arrivés. A présent notre destin va s'accomplir.

Par nos membres monte, abolissant la fatigue, un vaste frémissement, et la peur. Nous demeurons paralysés en entendant des pas dans notre dos. Nous pivotons doucement sur des talons qui tremblent, les mains encore appuyées à la table, comme des pantins maladroits.

Un homme grand, habillé de blanc jusqu'aux gants, qui ne sourit pas, nous dévisage fixement et avec haine. Un bandage nous cache son front. Il ressemble à la statuette d'ivoire. Ses lèvres se séparent et précisent :

— Mon frère est mort, mais moi, je reste, pour le venger.

(Je voudrais me réveiller.)

Bonsoir, Urbain

J'aurais dû attendre un peu ; je me sens très lourd, après le repas, à moitié abruti. Bon, de toute façon, dans cette misérable chambre, je ne vois pas ce que j'aurais pu faire d'autre à cette heure-ci, que de m'allonger sur le lit pour penser à elle, comme toujours lorsque je suis triste.

Ce qui me dérange, ce n'est pas tellement la sensation de lourdeur, — accompagnée de l'inévitable repentir de ce dîner exagéré, — c'est plutôt de ne pouvoir lire. Est-ce ma faute si ma mère — qu'elle repose en paix — a eu l'idée, le jour de son dernier déménagement, de m'offrir une penderie pareille ? Même en m'y efforçant je ne la bougerais pas d'un centimètre, et entre elle et

le mur il ne reste que ce ridicule espace où un enfant entrerait à peine.

C'est pour ça que j'ai choisi cette position accroupie. Dans ce petit espace, en regardant le mur, je deviens en quelque sorte un prolongement de l'armoire ; je clôture le coin. Oh, j'ai eu du mal à apprendre à me maintenir ainsi. Ça paraît tout simple, mais au bout d'un moment les crampes passent des jambes aux bras, puis aux épaules. J'ai mis des mois à m'entraîner. Petit à petit c'est devenu plus supportable. Tout est habitude, chez l'homme. Elle n'avait que trop raison, maman, quand elle me le répétait. Tout n'est qu'habitude.

Je m'y suis tellement fait, à présent, que c'est la position dans laquelle je me sens le plus à l'aise. Heureusement que je sors peu, car j'ai tout le temps envie de me mettre comme ça et j'ai du mal à m'en empêcher, même dans la rue.

On est très bien, accroupi. Je vais vendre cette horrible table et j'en achèterai une autre, une basse, moderne, pour manger. Et lire aussi, devant la lampe dont je raccourcirai le pied. Dès demain, je vais étudier la descente générale des meubles de l'appartement. Et du lavabo, bien sûr. La vie est tellement différente à cette hauteur du sol !

Plus placide, plus intime, moins péremptoire.

Dire qu'il y eut une époque, de mes vingt à vingt-cinq ans, où je marchais la nuque raide en claquant des talons ! Je soutenais mon chapeau de deux oreilles militaires et vaniteuses, et désirais résolument arriver plus haut que les autres. Le secret de la satisfaction, au contraire, se trouve — sans aucun doute — au-dessous des braves gens. Il faut savoir s'humilier. Maintenant, l'idéal serait pour moi que les gens s'inclinent pour m'adresser la parole. Suprême délice, gloire pacifique que celle de qui a définitivement réussi à s'installer dans cette bassesse. Les Africains qui possèdent une grande expérience en bien des matières, nous en enseignent les avantages en utilisant les talons, — je veux dire : les jarrets, — avec la grâce du kangourou. Ils joignent l'utile au beau. D'ailleurs mes fesses, douillets coussins naturels, le tolèrent sans fatigue, aimablement.

Je vais bientôt me débarrasser de l'armoire, comme ça je ferai d'une pierre deux coups. J'achèterai une petite penderie pour enfant. En y appliquant un miroir bas, je pourrai faire mon nœud de cravate accroupi ; et même, je m'habillerai en partie. Je crois que je finirai par lui être recon-

naissant de son apparition inattendue, de la manière subreptice dont elle s'est introduite dans ma vie. Sans elle, comment aurais-je deviné les avantages de cette position ? Il est vrai que sans la penderie, c'est-à-dire sans maman... Je n'aurais pas non plus... Mais elle, elle, la cause première, elle mérite tous les honneurs.

Ne lui faisons pas trop d'éloges ou je vais tomber dans d'irrémediables contradictions. Parfois je la trouve sympathique. Nous luttons peut-être tous les deux contre les mêmes difficultés dans notre vie de relation : ce qui chez moi est vanité dépassée, est timidité chez elle. Pure et sauvage timidité ; la plus rude, celle qu'on n'arrive pas à vaincre. Timidité déterminée par son aspect. Avec ses petits yeux de rongeur sans méthode et ses oreilles de musicien amateur... Elle me rappelle mon oncle Périclès. Une tête d'arriérée ou de sournoise ; impossible de savoir si elle est bonne mais bête, ou intelligente mais canaille.

Elle est loyale, je le reconnais. Rarement en retard, jamais elle n'a trahi mes espoirs, et depuis que je la connais elle se conduit comme une âme fidèle ; sombre, peut-être, et mesquine, mais fidèle. Elle ne m'a jamais fait faux bond, elle ne

manquait pas de prétextes, pourtant. J'ai été jusqu'à l'insulter. Dernièrement nous nous sommes peu vus et sans les courtoisies du début (« Tiens, vous par ici ? Diable, je ne savais pas que nous étions voisins. Vous vivez près d'ici ? », etc.) ; nous nous sommes trop peu vus pour que ses visites encouragent mon amabilité. Loyale et ponctuelle. Et, comme ma mère avait l'habitude de dire gaiement et sentencieusement (seule phrase qu'elle ait héritée de mon beau-père, un aigri, un ennemi de la jeunesse) : « Loyauté et ponctualité de vieille sont les qualités. »

On a sonné. Qui est-ce, à cette heure ? Je n'ouvre pas. Il s'en ira bien. Pourvu qu'on ne sonne pas à nouveau. On pourrait déjouer mon plan. Quand je pense au temps que j'ai mis à le préparer. Et vas-y. Qu'est-ce qu'il a à insister comme ça ? Puisque personne ne répond !

C'est fini, heureusement. Si j'avais installé ma chambre dans l'autre pièce, comme maman le conseillait opportunément, je m'épargnerais maintenant ces ennuis. Finalement, mon frère y a gagné : il a eu la chambre la plus isolée.

Onze heures et quart, quand même. Elle est en retard, aujourd'hui. Quand va-t-elle se décider ?

En général elle sort vers dix heures et demie. Aurait-elle flairé ce qui l'attend ? Surveiller ainsi n'est pas sans inconvénient. Encore la porte ! Vraiment, quelle façon de me déranger ! Ah, voilà mon frère. C'était lui qui sonnait ? Il ne va pas aller au lit sans me dire bonsoir ; ce qu'il est bien élevé !

— Bonsoir, Urbain. J'ai sonné parce que je croyais avoir perdu la clé. Elle était tombée par ma poche décousue.

Toujours dans la lune. L'autre qui va sortir juste à présent, et celui-là à côté, à me distraire. Je ne lâcherai pas mon bâton. Elle n'a pas par où se faufiler. Elle tombe entre mes mains, ou bien elle se cogne contre l'armoire, ou contre le mur. L'homme est plus intelligent que l'animal. Ça, ce n'est pas maman qui le disait — qu'elle repose en paix — sans doute par rancune envers mon père, son premier mari, — mais c'est comme ça.

Et pourquoi reste-t-il là, à me regarder, celui-là ? Je lui ai déjà dit bonsoir, non ? Pourquoi ne veut-il pas s'en aller ? Et l'autre qui ne sort pas. Allons, sors de ton trou, misérable.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je me bats contre une souris.

Là

En toute pièce obscure un esprit solitaire nous attend. Surtout dans une pièce comme celle-ci.

Tu es devant ta table de travail, seul, comme toutes les nuits. Il est plus de minuit et il pleut à verse. Selon son habitude, Firmin est parti à neuf heures, après la cuisinière. Seul, et tu entends l'eau qui frappe âprement à la fenêtre, de l'autre côté des lourds rideaux de velours. Tu devrais ouvrir cette porte, allumer et en finir une fois pour toutes, mais tu ne peux pas. C'est trop difficile, tu ne peux pas : tu sais que dans cette pièce obscure un esprit solitaire guette sa chance. Tu n'oses pas supposer ce qui arriverait si tu entrais là, mais tu sais qu'il vaut mieux ne pas essayer.

Quelle envie ; une envie qui te pousse à aban-

donner papiers et stylo, à lever les yeux vers la porte. Elle est grande, cette porte, comme toutes celles de ce palais superflu que tu as construit il y a douze ans. Elle est grande et reste close, depuis que tu en as tourné la clef, cet après-midi, après le repas. Tu ne la rouvriras pas. Elle ressemble aux autres, mais si on la regarde avec attention, on imagine, puis on perçoit la présence qui se cache derrière. Il y a quelqu'un, quelque chose : une existence, là.

Peut-être n'y est-elle pas seulement parce que la pièce est dans l'obscurité, peut-être s'agit-il d'une pièce particulière. Tu ne comprends pas comment un esprit solitaire peut exercer une telle attraction sur toi. Ou alors, c'est que les plus seuls sont les plus capables d'attirer les autres.

Tu perçois — tu écoutes, dirais-tu — la présence. Sa force, aussi ; une force qui tire vers là-bas, qui t'aspire. Une force t'aspire — fortement — toutes les nuits. Elle t'a beaucoup distrait ces derniers mois ; elle t'a empêché de remettre à temps tes travaux à la Faculté. Tu as perdu trop d'heures, à regarder là, cette porte ; des journées entières, tu as perdu, à scruter.

Plusieurs fois tu as craint qu'elle ne s'ouvre ;

jamais pourtant tu n'as remarqué de mouvement dans la poignée. Mais tu te persuades d'avoir remarqué — comment dire — l'imminence d'un mouvement. Tu penses qu'il a quand même eu lieu.

Si cette présence est l'esprit solitaire, qu'était alors ton impression de cet après-midi ? Certes, tu évites, dans la mesure du possible, d'y entrer ; tu as sorti du laboratoire toutes les pièces qui t'intéressaient. Tu te demandes pourtant s'il n'est pas resté quelques notes pour le rapport du Congrès d'Hambourg, mais tu n'iras pas vérifier.

Ce que tu as ressenti cet après-midi prouve que tu ne te trompes pas ; il se passe quelque chose là, même dans la journée. Ça a été étrange, troublant. Firmin — tu veux dire Mirfin —, comme il s'appelle, en réalité — a ressenti la même chose. Il t'a regardé, immobile, mi-surpris, mi-inquiet, et a semblé incapable de parler. Qu'est-ce qui l'accablait, lui aussi ?

Tu n'as rien fait d'extraordinaire, pourtant ; tu t'es penché pour prendre un crâne qui se trouvait sur la table de marbre, la petite. Cela a duré une minute aigüe, intolérable. Il y a eu un déplacement, dans l'air, comme si quelqu'un passait près de vous.

Tu es resté paralysé. Il ne s'agissait pas exactement de quelqu'un, mais tu avais peur de te retourner pour regarder. Mirfin — tu veux dire : Firmin — a parlé et cela s'est évaporé.

Aujourd'hui tu as envie de lui demander de ne pas sortir. Tu te sens désemparé depuis que tu l'as autorisé à s'absenter tous les soirs. Cela te soulageait, les premiers jours, de savoir qu'il était dans la maison, qu'il suffisait d'appuyer sur un bouton pour le faire venir. Tu aurais dû lui donner un seul jour libre par semaine, comme l'année dernière, et profiter de ses sorties pour faire un tour toi aussi, t'aérer un peu. Il te faudrait davantage de repos.

Oui, mais comment justifier ce changement ? Sûrement pas en lui racontant l'histoire de la pièce. Et puis comment lui refuser, après dix-huit ans de service, l'infime liberté qu'il a maintenant, cette misérable récréation dans le bar du coin, un moment, avec ses amis ? Ç'eût été absurde. Et peut-être ne l'aurait-il pas accepté. Il vaudrait pourtant mieux qu'il soit ici. Son caractère, sa condition, même, lui donnent un air invulnérable... Il te rassure.

Tu crains parfois que cette histoire ne te rende

malade. Aurais-tu découvert un secret auquel il ne fallait pas toucher ? Et si tu avais traversé une frontière interdite ? Tu n'as travaillé qu'avec le matériel habituel. Quel mal y a-t-il à cela ? Des centaines de chercheurs en font autant.

Quand tu regardes là, tu perds ton calme. Une seule fois tu as sorti un cadavre de la morgue avant que l'on essaye de l'identifier. Ta raison se trouble. La seconde fois, c'était tout à fait différent ; il s'agissait d'un pauvre diable à la tête écrabouillée et personne n'est venu le réclamer. Tu transpires. Cela grandit là-dedans, et plus cela grandit, plus tu es mal à l'aise. Si tes disciples te voyaient !

Pourquoi se cacher là ? Tu as vu et revu les choses qui y sont rangées. Tu te rappelles les utilisations de cette pièce depuis le premier jour ; à une époque elle est restée longtemps inoccupée. Elle a juste servi de cabinet de consultation et de bibliothèque et, pendant deux semaines, de dépôt.

Inoccupée. Est-ce là l'explication ? Un esprit qui se serait emparé du lieu quand personne ne le visitait. Inoccupée ?

Impossible de se concentrer et de travailler dans

ces conditions. Minuit et demie. Une fois de plus tu as perdu une demi-heure, distrait, attiré. Dommage que Firmin — non, non, Mirfin —, dommage que Mirfin (tu veux dire Firmin) ne soit pas encore rentré.

Oui, aujourd'hui tu sens très bien cette présence. Tu l'appelles esprit pour lui donner un caractère plus ou moins abstrait mais tu sais fort bien que c'est quelque chose de concret et d'horrible. Comme un corps. Il faut agir, aujourd'hui. Chut ! Silence. Tu ne vas plus y penser jusqu'à ce que revienne Mir — non, Fir — non ; tu ne vas pas y penser jusqu'à ce que Firfin revienne, — ou plutôt Mirfin-Firmin. Firmin, oui. Tu le sens derrière la porte. Il a failli ouvrir et il y a renoncé. Peut-être changera-t-il à nouveau d'avis.

Il s'est installé très près. Tu vois la poignée — cette fois tu crois voir nettement — la poignée tourner. On va ouvrir, enfin ; quelle horreur, on va ouvrir. Tu vois la poignée qui tourne. Il n'y a pas de doute. Là. Elle tourne.

Assez de mensonges. Quand tu l'as renvoyé, la semaine dernière, Firmin — ou Mirfin, si tu préfères — t'a regardé d'une façon affreuse et t'a dit :

« Si un jour je reviens ici, ce sera seulement pour vous tuer. » Elle tourne. C'est Firmin.

Là. Qu'elle s'ouvre, cette porte. Là, qu'elle s'ouvre. Entrez, Firmin-Mirfin, entrez Firmin. Firmin ! Tue-moi !

Longs, sûrs cyprès

La toute première sensation : peut-être une légère gêne dans les genoux, depuis si longtemps tordus. Il portait ses mains à sa tête, à son torse, à ses jambes ; il s'attardait à se vérifier, à se réapprendre. Au-dessus, le couvercle avait presque disparu, et la terre, ramollie par les pluies continuelles, semblait du sable mouvant. Chose incompréhensible, la distance entre son cercueil et la surface était à peine d'un mètre. Après un minime quart d'heure de mouvements tenaces, il se libérait. Le tonnerre éclatait encore ; puis onze coups distants marquaient le calme de la nuit revenu. Jusque-là, la première étape, heureuse — on peut facilement l'observer —, libre de tout contretemps.

Tranquille, debout, regardant avec étonnement

un oiseau brun qui abandonnait, fugitif, un eucalyptus, puis admirant les longs et sûrs cyprès et buvant par les os l'air humide et secret, il abordait la deuxième étape, légèrement statique, en contraste frappant avec la précédente. Tranquille, debout, tête haute, regardant, admirant, buvant, il avait l'air d'un voyageur inédit de l'Apocalypse. Ses bras le démangeaient. A l'endroit de la poitrine oscillait un vide étrange, le même qu'il y a bien des années, avant les repas, pendant les longs mois de maladie.

Immédiatement, sans transition, débutait la troisième étape, la plus longue. Il avançait un pied, l'autre. Il marchait doucement entre les tombes. C'était facile. Il redressait une dalle, prenait un des sentiers pavés. Près d'une croix, quelqu'un était assis, le visage entre les mains, statue de boue. Il avait envie de lui parler, de lui demander s'il avait été lui aussi réveillé par l'orage, mais il n'osait que commencer la phrase : Vous aussi... ?

L'autre levait son visage aux orbites vides, hochait sa tête de boue et y portait à nouveau ses mains de boue, râclant le sol de son pied droit, à plusieurs reprises.

Il continuait à marcher jusqu'à ce qu'il soit

frappé par l'idée du retour, dont il ne se délivrerait plus et qui ouvrirait la quatrième et avant-dernière étape : « Revenir. Revenir et recommencer. Ne rien demander en échange. Ne jamais rien raconter. Ne pas savoir. Moi, ignorant. Revenir. S'installer chez soi, être de nouveau un homme, n'importe lequel. Etre. »

Il ignorait combien de temps s'était écoulé depuis lors. Dix ans ? Trente ? Plus ? Bien moins ? Cela n'avait pas d'importance. Revenir, revenir. Qui soupçonnerait ? « Si cela ne fait pas longtemps, j'inventerai une histoire ; d'abord ils seront surpris, puis, avec l'habitude, ils finiront par l'admettre. Et si vraiment cela fait longtemps, alors personne ne le remarquera et on me prendra pour un autre, pour n'importe qui. Pourvu que la maison soit encore là. »

Et si elle était habitée ? Il irait voir. Il fallait y aller. Il se le répétait pour s'en persuader. Les ruelles de son quartier semblaient désertes. Une paix sourde et brève tombait, jaunâtre, des réverbères. Cette paix acceptait son passage.

De plus en plus impatient, il avance à grands pas. « Si mes habits se sont conservés, si j'ai pu sortir indemne, à part les traces de boue, cela

prouve que quelqu'un a décidé mon retour. Si j'existe de ce côté de la terre, c'est pour une raison. Je dois me laisser conduire, ma place est prête. Je reviens. Revenir. » Cependant ses bras le démangeaient plus qu'au début, et ses pieds brûlaient sous de nouvelles douleurs. Il n'osait pas les regarder. A l'endroit de la poitrine, le vide oscillant s'étalait.

La cinquième et dernière étape commençait à son arrivée. Par la persienne entrouverte, la petite maison à deux fenêtres laissait passer une lumière mesquine. Elle était habitée. Alors ? On avait tout prévu, sauf la maison ? Il devait aller ailleurs, faire marche arrière, peut-être retourner à l'oiseau brun, à l'eucalyptus, aux cyprès longs et sûrs. Retourner boire par les os l'air humide et secret.

Mais avant, il voulait savoir. La lumière : qui ? Il voulait voir le visage de celui qui l'avait dépouillé. Appuyé sur le rebord de la fenêtre, il regardait à l'intérieur. Alors il se voyait lui-même, dans la petite pièce, assis dans le fauteuil en cuir, un livre à la main, plongé dans sa lecture.

Rapidement il faisait volte-face, comme s'il craignait de trouver quelqu'un qui épierait avec lui. La rue était toujours vide. Sans prononcer un mot, il tombait. Mort ?

(A Lus et à Markarian)

Alors,
tu n'y croyais pas ?

Mais ce n'est pas possible. Alors, tu n'y croyais pas ? Pendant dix-neuf ans je t'en ai parlé, et c'est pour que tu me sortes maintenant que tu ne m'as jamais pris au sérieux, que ça suffit avec cette rengaine ! Ton insolence, je te la pardonne, chérie, mais je pardonnerais plus volontiers si tu n'étais pas aussi importune. Je me demande comment je m'y suis laissé prendre si longtemps. Bon, au début, je ne dis pas, la jeunesse, les illusions d'un dadais de vingt ans...

Si, si, si, n'ouvre pas la bouche, ne dis rien. J'étais un dadais à vingt ans, je le reconnais, et pas parce que je me suis marié avec toi ; j'étais un dadais comme on doit l'être tant qu'on ne s'est pas débarrassé de la bêtise de l'adolescence, de ses

anxiétés. Mais après, — après, je pense avoir révélé, en bien des discours, ma fibre de grand homme ; la situation provisoire dans laquelle je me trouve servira à mieux apprécier ma grandeur le jour où je passerai à l'action. Je te l'ai dit cent fois, ce n'est pas possible que tu n'aies pas compris. Et surtout que tu ne m'aies pas cru.

... tu n'y croyais pas ? Pourquoi ne me l'as-tu jamais avoué ? Il a fallu que tu me voies habillé comme ça, avec ce casque et cette carabine pour commencer à douter ? Mais comment aurais-je vécu dans ce sacré pays, comment, si l'idée de libérer mon peuple ne m'avait soutenu ? Ne comprends-tu pas que pour moi il est impossible d'y habiter sans que mon sang me crie : renverse le système, balaye les structures, lutte ?

J'ai agi secrètement, j'en conviens, il ne manquerait plus que ça... Mais plus d'une fois je t'ai fait part de mes intentions. Evidemment, si tu n'y croyais pas...

J'ai été lent ; lent et prévoyant. En dix-neuf ans je n'ai trouvé que quatorze types qui aient bien voulu m'entendre ; ils m'ont tous abandonné. Même le dernier n'est plus avec moi, maintenant. Il faudra que je commence tout seul. C'est un

problème de foi. Non, ne me réponds pas. Je sais déjà ce que tu vas me dire. Ecoute, si je faisais attention aux gens comme toi, je n'aurais jamais rien entrepris, ni projeté, ni rêvé. Parce que ce qui m'a donné le plus de mal, sans en avoir l'air, ça a été de me convaincre moi-même, d'admettre mon destin. Destin élevé. Dans une certaine mesure, j'avais besoin, plutôt que d'hommes prêts à se battre, d'hommes qui m'aident à croire. C'est pour ça que je les cherchais. J'ai perdu de nombreuses années car il m'a fallu en avoir cinquante pour confirmer enfin sans hésitation que tel était bien mon destin. Pas autre chose. Aucune autre chose.

Ne t'agite pas, j'excuse ton incrédulité. Tu seras crédule quand tu recevras les premières nouvelles. Non, non, je ne t'écoute pas. Quels prétextes vas-tu opposer à mon œuvre ? Si tu m'avais donné des enfants, je ne dis pas ; comment t'aurais-je convaincue qu'il me fallait les abandonner ? Mais, comme ça, la seule chose que tu puisses me reprocher c'est de te laisser, toi. Ce qui, au point où nous en sommes, est inutile, cela me paraît évident, chérie.

Tu verras. Quand tu apprendras que nos blessés ont besoin d'infirmières, tu courras à la sierra. Je

ne t'accuse pas, tu sais ? Après tout, une femme ne croit pas facilement aux idées. Non, ne m'interromps pas. Ici, il s'agit de vaincre ou de mourir et, en général, ça effraye les femmes. L'homme, au contraire, entend : vaincre ou mourir, — je veux dire : vaincre ou mourir, et il grandit.

Pourtant, l'idéal ce serait une femme qui collabore. Aussi passionnée que nous, décidée. Je ne te reproche rien, hein ? Je veux dire que l'idéal... Enfin, je m'en vais, Amélie. Je remplirai mon devoir envers Dieu et envers la Patrie. Ah, écoute, avant que je ne parte, couds-moi cette cartouchière, ici, tu veux ? Merci. Envers Dieu et envers la Patrie. Nous devons oublier nos intérêts personnels. Je te dirai que si j'avais imaginé une seule fois que toi tu ne...

Alors, tu n'y croyais pas ? C'est incroyable. Comment, quoi ? Que tu n'y croies pas ! Dix-neuf ans à mûrir le plan, à chercher des appuis, à réunir des armes, et toi, rien, comme si cela n'existait pas, comme si ma vie était de m'enfermer huit heures au bureau, de t'emmener au cinéma le vendredi, d'aller à la campagne dans la quatre-chevaux le samedi et de revenir les dimanches après-midi pour rendre visite à ta mère et manger

ses horribles ragoûts. C'est inconcevable. Mais qu'est-ce que tu imaginais quand je te disais que j'avais une réunion secrète et que je rentrais à deux heures du matin ? Non, ne me réponds pas. Que c'est triste. Que c'est triste, Amélie. Tu pensais que moi... Que c'est triste.

Bon, je m'en vais. Non, là non ; couds-la ici, profite de ce petit morceau de tissu et tu la fixes au pantalon. Il est bien, le pantalon, hein ? Et très solide. Il va me faire toute la campagne.

Bon, je pars, Amélie. Peut-être ne nous verrons-nous pas avant longtemps. Il faudra que tu sois courageuse. Tant que la victoire semblera indécise, ils vont te respecter, tu ne risqueras rien. Après, je te conseille de fuir, sinon on se servira de toi comme otage. Tu iras dans la propriété de tes cousins et tu y resteras tranquille jusqu'à ce que tout se tasse. Je t'enverrai chercher le moment venu. Je ne te demande pas la foi, bien sûr ; si jusqu'à présent tu... Alors, vraiment, tu n'y croyais pas ?

Quand même... Bon, voyons voir : l'argent, les faux documents, la caisse d'armes, la caisse de munitions, les cartes, la boussole, la radio, le revolver, le casque et la carabine. Nous y sommes.

Appelle-moi un taxi, tu veux ? Qu'est-ce que tu as à me regarder ? Tu ne prétends pas me faire aller dans la montagne en autobus ! Et avec ces vêtements et tout ce chargement ! Il me faut une voiture et je préfère te laisser la quatre-chevaux. Allez, demande-moi un taxi.

Ce sera difficile, mais je les convaincrâi. Les paysans sont plus purs que les gens des villes. Il y en a qui se rallieront dès le début ; quand nous en aurons une vingtaine bien exercés, nous occuperons le premier village du plan. Etape n° 1, phase A ! Dès lors, l'inertie commandera ; la toute-puissante inertie ! Ah, il faut que j'emporte du linge propre. J'oubliais la cartouche de cigarettes et l'essence pour le briquet. Dis-moi, la valise verte, la petite, elle est pleine ? Donne-la moi aussi, comme ça j'ajoute quelques livres et des serviettes. Des oreillers, je peux en emporter un, non ? J'ai besoin du pull-over noir, le plus grand.

Zut, ce qu'elle est longue, cette liste ! Et pourtant je mets le minimum, l'indispensable à un peu de confort... Non, écoute, je la laisse, la valise verte. Ça fait trop de volume. Avec ou sans confort, nous vaincrons. C'est un problème de foi, il s'agit de croire. Dire que toi... Tu n'y croyais pas ?

Alors, tu es encore en train de téléphoner ? Je vais mettre la petite lanterne, quand même, et le couteau de camping, celui que ton oncle m'a offert. J'aurais dû sortir une malle. Avec la difficulté de garder le secret et de tout rassembler au dernier moment, je vais finir par oublier des trucs importants. Amélie ! Le couteau de camping, celui que ton oncle m'a offert ! Et l'imperméable, passe-le moi, tu veux ? Je vais le mettre. Il vaut mieux cacher mon uniforme jusqu'à ce que je m'installe. Si au moins, un complice m'attendait ! Un seul complice...

Donne-moi l'imperméable, voyons ! Mais où es-tu passée ? Comment, tu n'es pas au téléphone ? Amélie ! Où es-tu ? Amélie ! Où est-elle passée ? Sept heures et quart, et moi qui dois commencer la révolution !

(A Françoise)

Il mio tormento

Bernasconi piaffe avec force, revient à sa position première, jambe pliée et genou en avant, ramène une main sur sa poitrine, appuie l'autre sur la haute armoire qui occupe le centre du salon, ouvre tout grand la bouche et attend une seconde, deux secondes ;

à ses oreilles résonnait, puissante, une septième diminuée ; pour la septième fois, son amour, par elle diminué, courait un danger. Bernasconi voulait expulser cette septième, il voulait des trompettes, des clartés, du triomphe. C'est pourquoi il gémit doucement sur ses meilleurs aigus : il mio tormento, il mio tormento. Son énorme bouche déchaîne des zéphyr.

Dans la salle, le martien déguisé en homme ne

comprend pas et se dit tout bas : gngngngnn — trrrrr — ptkp tsssss...

Les vêtements de Mathilde Caracalla flottaient au vent ; à genoux devant lui, la tête dans les mains, enfouie parmi d'interminables cheveux, elle souffre de ne pouvoir l'aimer avant le jeudi suivant.

Il mio tormento. Les petits yeux de Bernasconi, au fond de lointaines cavernes, fixent là-bas un idéal lointain, comme en direction d'un bras, d'une main qui signalerait quelque chose. Du ciel, une lumière jaunâtre tombe sur son malheur et sur la douleur de Mathilde.

Pour dire « il mio tormento », une bonne diction oblige Bernasconi à des grimaces contradictoires et il semble sourire ; aussi s'empresse-t-il, au premier silence entre les phrases, de décomposer son visage, d'y imprimer de la souffrance en contractant les commissures des lèvres ; il agrandit aussi, autant que possible, — ses petits yeux, et secoue son nez et la chevelure qui frôle le col de sa grande chemise blanche. La Caracalla, capable d'éternités, continue à pleurer infatigablement.

Il mio tormento, répéta Bernasconi, froissé par tant d'immuabilité. Et il ajouta un cinquième tourment, prétexte à piaffer de plus belle, mais de

l'autre pied, tandis qu'il interchangeait la position des bras.

Un instant Bernasconi imagina que Mathilde se laissait convaincre et il se mit à brandir des souvenirs, à citer le passé heureux : tu te souviens de l'après-midi où tu me confias ta petite main et où tous deux, etc. Il s'appêtait à lui susurrer, *pianissimo*, à l'oreille, un *ti amo* fervent et pudique — quand résonna une autre septième diminuée, violente, cette fois, fracassante, — une septième qui incitait à la catastrophe et l'obligeait à regimber comme au son d'un coup de canon en traître. L'orchestre se mêlait un peu trop de ses affaires.

Dans la salle, le martien déguisé en homme ne comprenait pas et se disait tout bas : gngngngnn — trrrrr — ptkp tsssss...

Bernasconi rejette en arrière sa chevelure torride ; sa douceur fait place à de la haine, sa tendresse à du dégoût, sa patience à de la hâte ; il lâche la main de la Caracalla qu'il commençait à peine à caresser, et avant qu'elle n'ait tenté, déconcertée, le moindre geste, il pousse un cri terrible, épouvantable, gastrique, chirurgical : il mio tormento, addio. Addio, il mio tormento —

tormento. Addio-il-mio, ilmio-addio, ilmiotormen-toaddio-addioaddio.

Il retrouve un peu de sa dignité. Dans le vestibule surgissent des gardes armés de lances en carton, tout droits sous leurs casques de fer-blanc ; ils l'exhortent en chœur : andiam, andiam. Et précisent encore : partiam, partiam. C'est-à-dire : allons-nous-en, allons-nous-en. Bernasconi pivote sur ses talons et leur fait front, le visage mou mais viril : ô dolore, affirme-t-il, ô terribiledolore, explique-t-il à ses soldats fidèles, ô terribileterribiledolore, avoue-t-il au public.

Il semblait disposé à s'en aller quand Mathilde, féline, sentit soudain l'amour lui revenir aux seins et dans un bond vibrant saisit Bernasconi par le cou, lui incrustant sans répit des voyelles larges, obstinées dans la nuque : Alfredo, non partire, io ti amo, Alfredo, ô dolooooore, non partiiiiireeeeeeeee.

Les moustaches de Bernasconi — qui en effet s'appelaient Alfredo — se hérissèrent de surprise. Il entrouvre la bouche et se passe la langue sur les lèvres, comme pour se rafraîchir les idées. Puis il reste pensif un instant, se retourne et saisit Mathilde entre ses bras tremblants, tout en lançant un regard du côté du fossé. A un signal du chef

d'orchestre, il devient fou d'amour et la Caracalla avec lui : ilmiotormento, ilmiotormento, et l'orchestre avec eux : ilmiotormento, ilmiotormento.

Douleur heureuse, cette fois, douleur à deux, en duo : ils pleurent de joie, ne répètent les mots que sous la confusion produite par leur enthousiasme. Alfredo Bernasconi et Mathilde Caracalla resserrèrent leurs liens et reprennent ensemble, joue contre joue : ilmiotormento.

Le rideau commença à descendre lentement et l'orchestre abandonna la septième diminuée pour des trompettes, des clartés, du triomphe qui emplirent l'air dans un accord en la majeur.

Le public passe du transport au délire : il saute sur les fauteuils, lance ses chapeaux en l'air, siffle, crie, pleure, rit, hurle bravo, se gratte, agite la tête, les bras, les chaussures, applaudit, transpire, s'évanouit. Bernasconi et la Caracalla, immobiles, gardent leur bouche bien ouverte sur la dernière voyelle, pour que l'on voie qu'ils vivent toujours. Une diction correcte les oblige à faire une grimace de mécontentement, presque de dégoût.

Le martien déguisé en homme ne comprend pas et se fraye un chemin à travers la foule en pensant : gngngngnn — trrrrr — ptkp tsssss.

J'aime le vent noir

J'aime par-dessus tout le vent noir, et aussi la forêt, mais moins. Je ne sais si c'est exactement de l'amour. Ce que j'appelle amour n'est peut-être que le plaisir de posséder ou le désir irréductible de plonger, de me submerger dans le vent noir et dans la forêt comme si je cherchais à me dissoudre en eux, à devenir eux. Je sais que chaque fois que mon heure arrive, et que je commence à marcher dans la nuit du sentier qui va de ma cabane aux premières frondosités, je me sens tendre et fragile comme un jeune arbre ; et sincère, et doucement ému. Je suis qui je dois être et rien ni personne ne me ferait envie.

Toute cette partie de la région, à peine peuplée par des bergers distants et solitaires, m'offre l'avant-

tage du vent fécond que je respire jusqu'à l'ivresse, et de la forêt, vers laquelle je me dirige quand il le faut ; surtout du vent : le rapide air noir, le déchaîné, formé ici d'ombres faibles et furtives, là d'ombres profondes, — ombres, en tout cas, dont j'ignore la frontière, dans lesquelles, lentement, je pénètre, et où je déploie, le jour enfin mort, le chant de mon silence délicieux.

Personne ne vient. Ni voitures, ni facteurs, ni touristes. La terre n'est pas dérangée par des banalités, on ne répond pas à des questions, on ne commente pas le temps, on ne reçoit pas de visites, on ne sort pas pour les rendre. On vit comme moi, dans l'attente de la nuit, en dormant tandis que le soleil dissipe momentanément la sagesse sagace de la région, jusqu'au moment où, dérouté, les montagnes le dévorent à l'horizon.

Aucune faille dans le rythme de mes occupations. Je ne descends qu'une fois par semaine du mauvais côté du paysage, et j'achète au village la meilleure nourriture : des fruits, des légumes, des fromages, de la farine pour mon four et un peu de miel. Je dispose de l'eau claire de cette source, et du bon feu de cette cheminée. Et si je veux de la musique, il me suffit d'écouter. Dehors, les ailes

noires du vent attendent mon chant avec leur chant, et d'en haut tombe, discrète, la voix des étoiles.

En sortant, je dois me retenir pour ne pas danser. Lui, sans violence, désordonne mes cheveux et confond mon corps de sa caresse vigoureuse, subtile et fraîche. Je marche calmant mon enthousiasme, m'efforçant de ne pas courir, m'apaisant par de lentes pensées. Mes pieds connaissent si bien le sentier, qu'aveugle, ils me mèneraient ; pourtant je vais avec prudence, reconnaissant un à un les points de repère. L'arbuste, à gauche, plus loin la fondrière, puis la souche énorme. Les nuits de lune, bien que la marche soit plus facile, plus rapide, j'essaye de me calmer davantage, je vais très lentement. Si lentement que je dois me hâter, au retour, pour éviter le soleil. Je m'attarde.

C'est que la lune m'incite à m'emparer de frissons que je n'ai pas encore dominés. Au contraire des lumières fortes, la sienne m'aide, et en arrivant au bois, je défaille, presque, de plaisir. Ma peau hérissée s'entrouve finement, j'erre parmi les arbres comme un dieu de ténèbres mal assuré mais très puissant. Le vent, fatigué de me caresser — peut-être inutile déjà — se multiplie contre les

branches et parle une langue complexe, émiettée, aux innombrables nuances superposées. Il m'épie sans se situer avec précision nulle part et, astucieux, surveille ma démarche d'ivresse lucide. Les nuits de lune, il aime mieux m'observer ; je sais qu'il attend la grande décision à laquelle je me suis depuis longtemps préparé.

Je traverse la forêt en moins d'une heure, et deux heures après avoir quitté ma cabane, je me trouve devant le misérable hameau. Je n'y entre qu'avec la lune ; de la lisière, je le vois sottement dormir sous le vent noir qui avec moi, au sortir des fourrés, réunit à nouveau ses forces, se réorganise et, plus impudique, cesse de caresser pour frapper comme s'il pensait, lui aussi, que la grande nuit approche.

Bientôt j'officierai. Ce sera l'étape suprême de ma vie, sa première culmination, le commencement d'une série de moments habiles, aigus, que je dédierai au vent et à la forêt. Je découvrirai alors, dans l'extrême apogée de mes lèvres, d'innommables sources de jouissance au goût âpre.

J'aime par-dessus tout le vent noir, et aussi la forêt, mais moins, et peut-être aimé-je autant ou davantage encore cette pâleur de lune qui m'enhardit voluptueusement, qui me baise sur la bouche. Bientôt j'officierai.

(A Vlad D., jeune)

Tous les deux

Tout d'abord l'affaire parut douteuse à Calixte et Fortunat, voire exempte d'agrémens, mais aiguillonnés peut-être par ce doute même, ils acceptèrent. Une fois chez eux, ils discutèrent des avantages et inconvénients de l'emploi pour conclure finalement qu'il valait mieux saisir l'occasion au vol avant que l'oiseau ne change d'avis.

Calixte et Fortunat ne le connaissaient pas mais il avait l'air sérieux, sévère. Seul les dérangeait son sourire sournois, et, plus encore, la façon vaguement inquiétante qu'il avait de l'effacer. Ses paroles, au contraire, autorisaient la plus grande confiance. Et sa sincérité n'était pas sans vigueur.

— En un mot, puisque vous acceptez, je vous propose un doute ; un double doute — avaient-ils

entendu — et, sans nul doute, pour un doute, c'en était un, et proposé avec honnêteté, avec aplomb, même !

Mais ce sourire et cette façon qu'il avait de l'effacer... Calixte et Fortunat étaient à nouveau préoccupés malgré la sensation d'un avenir moins indifférent envers le monde, plus harmonieux, social. Depuis janvier ils se démenaient à la recherche d'un travail et cette excellente solution provisoire ne les empêcherait pas d'en trouver une meilleure par la suite. Bien entendu, ils n'étaient nullement pressés. Des rentes magnanimes leur épargnaient les exigences du gagne-pain. Ils avaient résolu de travailler pour occuper ce qu'ils appelaient « une place active dans la société contemporaine ». Quel dommage, le sourire du gérant et la façon qu'il avait de l'effacer...

Que faire ? Aller demain, comme promis, essayer les uniformes ? Commencer mercredi ? Calixte et Fortunat appuyèrent leur pouce contre leur front et pensivement se grattèrent de l'index. Les épaulettes et les casquettes noires à visière, ils les trouvaient un peu encombrantes. D'ailleurs, la plupart du temps, il leur faudrait travailler à un

mètre et demi à peine l'un de l'autre, et pratiquement sans changer de position.

Calixte et Fortunat cessèrent de se gratter, se mirent debout et pensèrent : essayons et n'en parlons plus. Si tout va bien, on continue ; sinon, on abandonne.

Des difficultés, il n'en manquerait pas. D'ores et déjà, le fait que la banque ferme à cinq heures les obligeait à reporter au crépuscule la mélancolique promenade qu'ils avaient l'habitude de faire à trois heures, main dans la main, dans l'avenue. Mais d'autre part, huit heures d'activité quotidiennes étaient plus que suffisantes pour collaborer avec la société et on ne les prendrait nulle part à mi-temps.

Le gérant doutait que deux huissiers fussent nécessaires pour surveiller la porte tournante aux heures d'affluence et pour transporter aux heures creuses des documents d'un service à l'autre. Ils avaient tous deux détruit la seconde partie de ce doute en insistant sur le fait qu'ils habitueraient facilement le personnel à recevoir de l'un, silencieusement, les papiers, tandis que l'autre expliquerait de quelle affaire il s'agissait. Si le gérant acceptait cette répartition des énergies comme puis-

samment hygiénique, il restait encore à éliminer la première partie de son doute : démontrer que ce n'est que grâce à leurs efforts conjugués que la porte tournante de la Banque Unie Du Sud Pour Plusieurs Continents Associés Au Nord serait la plus efficace, la moins lente et la plus sûre du pays.

Afin de préparer dûment leur victoire, Calixte et Fortunat étudièrent et répétèrent pendant une heure leur tâche. Les premiers problèmes techniques apparurent, présage malheureux et intimidant. Selon la méthode adoptée, Calixte, à gauche, poussait un battant de la porte, puis Fortunat, penché à droite, touchait à peine ce battant, pendant que Calixte s'écartait pour laisser passer le client suivant et poussait davantage l'autre battant, tandis que Fortunat surveillait déjà le retour du battant qu'il devait toucher avant celui qu'il devait pousser.

Le premier cycle conclu, le schéma se répétait : Calixte touche battant un, pousse battant deux ; Fortunat touche battant trois, pousse battant quatre. Calixte touche, pousse ; Fortunat touche, pousse ; Calixte un, deux ; Fortunat trois, quatre. Calixte, Fortunat, un, deux, trois, quatre.

En fait la méthode n'était valable que sans pu-

blic et par conséquent se révélait presque nulle. On ne pouvait empêcher un client de s'introduire dans la porte avant ou après le moment voulu, de se présenter devant Calixte ou Fortunat, de prétendre entrer au moment précis où ceux-ci s'apprêteraient à pousser le battant suivant. En outre, l'apparition de clients trop lents ou trop rapides compliquerait l'opération à un point difficile à prévoir, puisqu'il ne leur était pas permis de les exhorter ou de les exciter. Le gérant était formel là-dessus : défense expresse de parler à un client si ce n'est pour répondre à une question ou à un bonjour, et ordre exprès de lui sourire sans le regarder dans les yeux.

D'autres problèmes apparurent à l'étude approfondie de la tâche dans ses aspects particuliers. L'attitude à adopter, si la physiologie obligeait l'un d'eux à visiter les toilettes pendant les heures d'affluence, restait indéterminée ; ils ne savaient que faire si deux personnes coïncidaient exactement, l'une voulant entrer dans la banque, l'autre en sortir. Ils se demandaient ce qui arriverait si trois personnes ou davantage osaient entrer ou sortir en même temps, utilisant simultanément les quatre creux de la porte, ou si deux clients se

mettaient dans le même creux (deux personnes très minces, cela va de soi) ; plus le nombre de problèmes augmentait, moins ils voyaient l'avenir avec enthousiasme.

Malgré tout, fidèles à leurs principes, Calixte et Fortunat se présentèrent ce mercredi, et à neuf heures justes, reluisants dans leurs uniformes à casquette et épaulettes, ils s'installaient devant la porte tournante.

Ils n'atteignirent pas dix heures ; vers dix heures moins dix, une manœuvre erronée de Calixte provoqua la chute d'un client qui, à son tour, involontairement mais énergiquement, en entraîna un autre contre une vitre. La vitre vola en éclats, tailladant le nez du premier et tranchant l'oreille du second, tandis que Fortunat, qui, ayant eu l'intuition de la catastrophe, s'était lancé à leurs secours, recevait dans la poitrine un autre battant de la porte et se cognait violemment à un troisième client sur le point de sortir.

Une heure après, vers onze heures moins dix, une fois remplies les déclarations de police, les uniformes et les casquettes restitués, ils quittaient les lieux. Ce petit incident leur avait suggéré une solution. C'était si facile ! Il aurait suffi qu'on leur

permett de prévenir les clients et de diriger la circulation. Ils auraient réparti la foule en deux courants...

... Si simple... Calixte : « Pas par là, monsieur. »

Fortunat : « Un moment, s'il vous plaît, mademoiselle. » Calixte : « Maintenant, madame, allons-y. » Fortunat : « Vite, vite, messieurs qui sortez. »

Quatre exhortations bien placées et c'était tout. Ils essayèrent de voir le gérant, mais ce sournois refusa de les recevoir. Ce n'était pas en vain qu'il souriait comme il souriait et effaçait ainsi son sourire...

Ils méditèrent sur les pénibles épreuves que le monde impose à ceux qui, honnêtement, cherchent à s'incorporer à la vie sociale et à contribuer, par des actes utiles, à sa bonne organisation. Heureusement, ils avaient fait leur promenade quotidienne le matin très tôt et maintenant ils pouvaient, sans remords, s'apaiser grâce à la sieste. Ils en avaient besoin. Une fois reposés, ils discuteraient en détail de l'endroit où demander du travail le lendemain. Tant Calixte que Fortunat possédaient une force de caractère qui les empêchait de se décourager dès les premiers revers.

Nuit et jour

... ?

— Autour de vingt-cinq ans. Suédoise, de mère française. A Paris depuis l'année précédente. Une légère claudication sur laquelle je ne l'ai jamais interrogée syncopait sa démarche. Taciturne, peut-être moins indifférente qu'elle ne voulait le paraître mais rarement disposée à s'intéresser aux choses ; les contemplant avec un certain étonnement inutile, comme si elles lui étaient nécessairement étrangères. Elle ne s'illuminait que dans les moments de l'amour. Entre frénésie et frénésie s'étiraient comme d'hypothétiques interrègnes, des heures lassantes, sans curiosité. Souvent une grimace bizarre mais non tragique déformait son

visage : sa mâchoire s'avavançait relevant ses lèvres fermées.

... ?

— Elle ne voulait pas me voir plus de deux fois par semaine, surtout ce premier automne. Nous déambulions en silence sur les quais de la Seine et entrions parfois dans un cinéma. Soudain, ses yeux réclamaient, humides, le baiser, et la hâte. Nous rentrions chez elle, avenue de Breteuil, et la nuit était brève et le matin encourageait déjà, au loin, la tour et son ciel. Une douleur inaccessible, une douleur refusée dressait son menton pendant l'agonie ; quand elle criait, son cri semblait plutôt une rébellion que l'expression du plaisir. Je la laissais endormie, pelotonnée ; comme un frère qui craindrait de l'éveiller, je l'embrassais sur la tempe et accomplissais le rite de l'escalier pour éviter les bruits de l'ascenseur.

— Pas beaucoup plus que son nom. Elle s'appelait Sylvie Natt och Dag : Sylvie Nuit et Jour. Dans de rares moments d'expansion, soutenue par l'alcool, elle m'apprit la profession de son père, à Stockholm, et les études interminables grâce auxquelles elle l'obligeait à admettre sa longue présence en France. Je ne l'ai vue boire que trois

fois, et les trois fois elle a ôté ses souliers et s'est assise sur le tapis pour consacrer son silence à l'audition répétée du même lied de Schumann. J'ai essayé de savoir si l'œuvre ou le musicien étaient de quelque façon liés à son passé mais elle a refusé de répondre. Je ne sais pas l'allemand ; je ne comprenais pas le texte.

— La dernière fois ? Un mardi. J'ai dû quitter mon bureau avant l'heure. Elle m'a téléphoné, contrairement à son habitude, insistant pour que je vienne immédiatement. C'était une exceptionnelle après-midi de janvier, avec un soleil réjoui et des rues froides et saines. Je suis arrivé vers cinq heures. Inexplicablement elle était en train de dormir ou de sommeiller et m'a ouvert en robe de chambre. J'ai aimé en cet instant jusqu'à leur fond vert et vide ces yeux incompréhensibles, j'ai voulu les connaître. Elle a grommelé que j'avais mis trop de temps et est retournée au lit. Je suis resté dans l'entrée, niaisement, ne sachant que faire. Ensuite je l'ai entendue à nouveau : elle m'invitait à entrer dans sa chambre.

— Après minuit j'ai voulu m'en aller, mais elle m'a demandé de dormir avec elle. Au petit jour, un bruit m'a tiré du sommeil. Je crois qu'en

se levant elle répétait à voix basse : « tellement peur, tellement peur ». Elle est revenue avec deux bougies et un portrait. Un portrait très ancien ; l'ovale du visage était estompé et l'on distinguait à peine les yeux, le nez, la bouche. Elle a allumé les bougies et les a placées devant le portrait, sur la coiffeuse.

— Je me suis senti mal à l'aise, peureux, et j'ai fait appel à l'humour sans résultat. Je lui ai demandé qui cela représentait ; elle m'a répondu que je ne pouvais pas comprendre. Pour la première fois elle se serra contre moi avec un geste d'abandon. Peu après elle dormait mais je restai éveillé. J'ai passé plus d'une heure à épier tantôt sa tête d'ange exilé, tantôt le portrait que, depuis le miroir, la lueur des bougies rendait inquiétant, tantôt les meubles obscurs.

— A l'aube. J'ai été angoissé toute la journée me demandant s'il fallait l'appeler, me reprochant même de n'avoir pas su l'obliger à tout me raconter.

— Le soir, par le journal. On la disait Norvégienne et non Suédoise. On demandait à ceux qui l'avaient connue de se présenter à la police. J'ai

failli le faire. J'ignore quelle lâcheté — ou quel respect — m'a retenu.

— Non, je ne l'ai pas pleurée. Mais j'ai souhaité qu'elle ressuscite comme si je le croyais possible. J'ai eu besoin de revoir ses yeux et de l'embrasser sur la tempe. Je me suis étonné de me rappeler l'odeur de sa peau. J'ai rêvé de son menton et de ses cheveux. Et j'ai alors regretté que jamais la tendresse n'ait guidé nos mains, qu'aucune tromperie — pas même celle de l'habitude — n'ait tiédi, au cours de quatorze mois, des rapports aussi impérieux, sans espoir. Et j'ai prétendu, difficilement, l'oublier.

— Aujourd'hui ? Je ne sais. Oui, je la pleure. Ou plutôt non, c'est comme si je doutais qu'elle soit morte.

Fureur de baldofios

Quand d'en haut arrive l'ordre de descendre les seaux, les baldofios, qui jusqu'alors dormaient ou flânaient langoureusement parmi les nuages comme des anges sans adorateurs, s'agitent, s'excitent comme des guêpes. Certains — les plus scélérats — profitent de la traditionnelle indifférence des Cieux Moyens pour faire de mauvais tours. Ils jettent, par exemple, sur la terre, des cendres, ou des pierres, ou des éponges. Mais la plupart d'entre eux accomplissent plus ou moins bien leur devoir ; ils emplissent d'eau les seaux à mesure qu'on les leur tend et les vident régulièrement à mesure qu'ils les ont remplis.

Tous les baldofios ne croient cependant pas à l'importance de leur devoir : seuls le besoin de se

distraire et une exceptionnelle capacité de répéter méthodiquement chaque geste à l'infini, suppléent avantageusement à leur foi dans l'œuvre.

En quelques minutes, le pays qui se trouve au-dessous commence à se mouiller et les gens disent : il pleut.

Une fois terminée la vidange des seaux, les baldofios se divisent en cohortes et vont en colonnes par quatre, d'une symétrie presque parfaite, vers d'autres nuages où ils sommeilleront, flâneront ou languiront jusqu'au prochain travail.

La période qui suit chaque vidange est aussi pénible que la précédente et un peu plus mélancolique. Quelque baldofio rancunier trouve parfois le moyen de fuir les tenailles de la mélancolie en chevauchant un avion et en démolissant rapidement un moteur ou en provoquant son explosion. Dans les deux cas, les humains qui voyagent dans l'avion se désintègrent avec lui tandis qu'en bas, les gens disent : encore un accident.

Les baldofios n'ont pas de morale. Souvent, au milieu d'une journée splendide, subitement — sans en avoir reçu l'ordre — ils se mettent à baldofier une ville et gâchent la matinée ou l'après-midi de milliers d'humains. D'autres fois, ils ajoutent

pour leur compte au baldofiage des faisceaux de rayons et d'étincelles et provoquent des conflits électriques qui apportent mort et destruction sur terre.

Ils se tapissent souvent dans les nuages les plus bas et descendent la nuit sur les montagnes. Ils les dégringolent à l'incroyable vitesse des Hauts-Êtres et une fois dans la plaine ou dans la vallée ils tuent le temps en faisant sauter des ponts, en effaçant des chemins, en renversant des arbres ou en précipitant d'énormes masses de sable et de pierres. Les humains disent : la terre tremble.

Ils vont même alors jusqu'à s'attaquer aux humains qu'ils rencontrent et ils les frappent et les tuent sans le moindre enthousiasme.

Il n'est pas certain, pour autant, que les baldofios les haïssent. Ils agissent par malice, par esprit de jeu, par oisiveté, par indiscipline, par ennui, par fatigue, par inertie. (L'inertie est immorale.)

Peut-être sont-ils las, mais il est difficile de dire de quoi. Ce qui est certain, c'est qu'ils se rebellent contre les autorités célestes et se battent féroce-ment contre les chefs des cohortes. La lutte prend toujours fin de la même façon : beaucoup de baldofios

sont évaporés ; on en châtie d'autres en les transformant en eau. Quelques-uns — les plus coupables — sont envoyés à travailler sur des planètes plus allongées, avec moins de congés annuels.

Aucune autorité n'a encore réussi jusqu'à présent à dominer ce que Les Plus Hauts appellent une fureur de baldofios. Et cette fureur a gagné, dit-on, quelques bienheureux, voire deux ou trois saints qui n'ont même pas la distraction des seaux. Il est bien possible que cette fureur habite déjà l'âme des Grands Chefs et même celle des Derniers Disciples, auquel cas — comment ne pas le craindre ? — qui sait si la contagion ne finira pas par atteindre, un siècle ou l'autre, Merlin et les Dieux eux-mêmes.

En tout cas, quatre saints ont déjà demandé à être dégradés : ils veulent travailler comme baldofios.

N'est-ce pas là un symptôme désastreux ? Qu'allons-nous faire, nous autres, condamnées que nous sommes à nos grimoires caducs et à nos balais vermoulus, pauvres non seulement en moyens de communication mais d'organisation, si ce désordre honteux cristallisait soudain et si tous nos efforts

millénaires, notre minutieux travail et notre sabbatique et joyeuse persévérance étaient mis en danger par une fureur démesurée et généralisée ?

Nous n'aurions pas d'autre ressource que de nous transformer en baldofios.

(A Alberto et Olga Mántaras)

Géant

John Alexander Power fut l'innombrable paradigme d'une société héroïque et contribua remarquablement à la grandeur des Monopoles Unis dans le domaine des sciences, de l'invention, de l'enseignement, de la littérature, de l'assistance sociale, de la diplomatie, du journalisme, des affaires et de la religion.

Quinzième des dix-sept fils d'un ménage chaste, exemplaire et obsédé, il naquit le 17 janvier 1706 dans la privilégiée Bostonus, colonie de M. Son père, qui fabriquait de blanches voiles de bateaux, — métier pacifique et puritain mais peu rémunérateur, — le sortit de l'école en neuvième. Contraint par les circonstances, il apprit à lire tout seul.

L'enfant entretenait adroitement sa curiosité. Il commença à observer, à ses moments perdus, la baie de Boston, et un jour il se rendit subitement compte qu'en prenant un bateau il pourrait partir. Inquiet, son père demanda à John-John, l'un des quatorze aînés, de distraire John Alexander. John-John publiait un journal : *The Statapouts* et il ne lui vint rien de mieux à l'esprit que d'initier son petit frère à l'art des types et des presses.

Anxieux de s'instruire, l'enfant oublia momentanément le port et ses déductions pour lire les journaux. Il sautait souvent ses repas afin d'avoir de quoi les acheter et c'est ainsi que prit origine l'extrême maigreur qui devait le distinguer. Auto-didacte en arithmétique, en golf, en algèbre, en sylviculture, en géométrie, astrologie, grammaire, logique, calcul de pourcentage et calcul de Dieu ou théologie, il apprit aussi à écrire, et si bien que son autobiographie, œuvre posthume, constitua le premier classique de la littérature monopolicaïne.

Décidé à s'exprimer, il publia dans le *Statapouts* plusieurs articles sous le pseudonyme médité de « Mistress Silence Pissenlit ». Quand John-John en découvrit le véritable auteur, il per-

dit patience. Craignant peut-être que le flot fraternel ne porte ombrage à son propre avenir, il lui rendit la vie impossible, mettant des punaises dans ses potages, sciant les pattes de son lit, le vexant, enfin, par de diffamantes lettres anonymes où il le traitait d'éclectique. Attristé mais énergique, John Alexander évita la querelle et partit pour Bêtadelphie.

Heureusement les Bêtadelphiques, moins agressifs que John-John, reconnurent immédiatement ses divers talents. Ajoutant à ses anciens rêves de voyage de nouveaux et mûrs soucis de confort, John Alexander désirait, entre autres, fonder une imprimerie. Le gouverneur de Pennsylvanie, Sir John Keith, lui ayant promis une aide économique à un intérêt annuel dérisoire, il s'en alla en Angleterre avec l'intention d'y acquérir les machines. Mais Sir John parlait plus en diplomate qu'en gouverneur, et John Alexander passa un an et demi à laver des verres dans des restaurants londoniens douteux pour payer son billet de retour. Il le gagna largement, et profita même de son séjour forcé pour apprendre l'anglais, mais en rentrant chez lui, propriétaire de deux minerves, il

trouva, hélas, sa fiancée Deborah Stalking mariée à un autre.

A peine l'apprit-il qu'il se retira deux mois en banlieue pour méditer sur ce nouveau contre-temps : là il décida que Deborah deviendrait veuve. Il empoisonna discrètement son époux en lui lisant, par une nuit d'orage, plusieurs poèmes composés pendant ses méditations, et proposa séance tenante le mariage à son ex-fiancée. Comme il s'y attendait grâce à ses profondes connaissances en psychologie féminine, elle accepta toute réjouie.

Encouragé par la chaleur conjugale, il créa alors la *Pennsylvanie Gazetting*, dans le premier numéro de laquelle il inséra les poèmes mortuaires, subtilement et cyniquement dédiés « à la mémoire de l'époux de ma femme ». Il commença simultanément la publication annuelle du très complexe *John Power Almanac* dont vingt-neuf exemplaires parurent. On y expliquait les qualités de différents produits, en particulier des boissons, vêtements et parfums que vendaient ses magasins ; on y indiquait chaque jour l'heure du lever du soleil, les phases de la lune, le temps probable — aussi bien matinal que vespéral et nocturne —, l'humidité ambiante et le saint de

garde. Toutefois, la valeur principale de l'almanach ne résidait pas en ces renseignements indispensables mais en des sentences sur l'honnêteté, l'urbanité, la laboriosité, la sobriété, la discrétion, l'épargne et le patriotisme, qui concluaient chaque page. Il en composa plus de neuf mille dont certaines, à jamais ancrées dans l'âme nationale, se répètent encore de nos jours dans tous les monopoles, comme par exemple :

« Dieu n'aide que ceux qui s'aident eux-mêmes sans lui demander d'aide » (connue également dans sa version abrégée : « Dieu aide ceux qui n'en ont pas besoin ») ;

« Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle s'emplit », etc.

A quarante ans, John Alexander Power, une fois accumulés sagesse et argent, se retira de l'enseignement et des affaires pour se consacrer entièrement à la politique et à la science.

Depuis sa jeunesse il avait l'habitude de se réunir avec des négociants, des commerçants, des vendeurs et des courtiers en bourse pour échanger des idées sur la prospérité du pays. Sa maturité donna de l'élan à ces réunions et le groupe déborda la ville de Bétadelphie et devint la « Monopolican Philo-

sophical Society » qui accueillit les propriétaires terriens et les marchands les plus puissants — les plus philosophes, en somme — des colonies. Ils jetèrent les bases de la Déclaration de l'Indépendance et leur générosité facilita l'émancipation des Monopoles Unis.

En 1753, les autorités reconnurent ses mérites. Il fut nommé directeur général des Postes, et là, non seulement il modernisa les casquettes des facteurs mais il inventa, en quelques mois, trois douzaines de timbres aux couleurs, formats et symboles différents. Il profita aussi de son influence croissante pour fonder le Corps de Pompiers qu'il dota d'un uniforme vert pré et d'un casque à paratonnerre extensible.

L'invention du paratonnerre fut précisément sa première contribution à la science — suivie de près par l'essai du cerf-volant électrique que l'Europe imita et grâce auquel il démontra que si l'électricité d'un nuage se forme par la collaboration de deux pôles, l'un positif et l'autre négatif, un cerf-volant qui imite la forme d'un nuage peut le tromper et se charger d'électricité sans que l'électricité s'en aperçoive. Ainsi naquit la théorie des charges et

décharges dont le corollaire, un siècle plus tard, serait la création du Corps des Fusiliers de Marine.

Il étudia également la bouteille dite de Leyde qui dans la ville de même nom produisait de l'électricité pour la plus grande renommée de trois savants Eaullandais et il prouva sans étonnement que l'alcool que cette bouteille avait pu contenir avant que tant de Leydois l'aient vidée, n'intervenait nullement dans la formation ultérieure d'énergie.

Ceci lui valut d'être décoré de la Grande Croix de Eaullande.

L'érudit *Traité de Géométrie énergétique : L'Électricité et le zigzag* où, à la fin de sa vieillesse, il exposa toutes ses conclusions, mérita d'être traduit en anglais, en vietnamien et en coréen du sud.

Sa vie publique culmina au cours des fêtes de l'indépendance, lorsqu'il convainquit ses concitoyens que chaque état des monopoles brillait comme une étoile, notion qui imposa le drapeau sidéral. Le peuple acclama en lui l'homme public. Mais tous savaient déjà que par-dessus le politi-

cien, et même le commerçant, le pédagogue, le pieux laïc, le journaliste, le philanthrope et l'écrivain, un homme de science — un géant, comme on l'appela désormais — vibrait en lui, découvreur serein d'électriques vérités.

(Applaudissements prolongés)

Roi d'obscur laine rêche

Tu t'appelles Bohr et depuis l'âge de raison tu es fidèle à ton nom. Un jour, encore petit, tu t'es regardé dans une flaque d'eau et tu as dit doucement : « Bohr. Je suis Bohr. » Et tu en as dès lors accepté les conséquences : tu as vécu selon ton nom, tu as grandi, en tout, sous forme de Bohr. Tu es un roi d'obscur laine rêche, hérissé et brutal ; ta peau est algue ténébreuse, impénétrable, indestructible. Comme une âpre grappe de fumée noire. Bohr : une voyelle sombre et prolongée, au centre de toi, qui donne un sens à ta vie.

On t'enleva très jeune de Sumatra pour t'emmener dans une limpide région du Danemark, blanche et sans angoisse. Mais tu as continué à cultiver tes obscurités opaques, tu as démenti le

paysage sans l'écouter. Ils t'ont donné un prénom à leur façon : Nielsen. Tu n'as jamais été Nielsen Bohr, tu n'es que Bohr.

La maison que l'on t'a destinée est la seule consolation de ton exil, l'unique réalité que ta nostalgie admette ; ce n'est pas que tu y disposes d'un grand confort, mais on t'y laisse des heures sans te déranger. Tu y passes tes journées à réviser le passé, te remémorant les brèves années où ta terre ouverte, ample, généreusement t'offrait horizons et chemins ombragés, forêts aux formes changeantes, indéchiffrables, vie animale si nombreuse et bruits prudents. Tu y rêves chaque après-midi, à une patrie trop lointaine, te demandant quel destin indû t'a arraché à une nature où précocement tu déployais si bien tes pouvoirs, pour t'exiler dans cette propreté danoise qui n'a rien à voir avec toi.

Tu y rêves et te défends de la désespérance en calculant les mois qui te manquent pour atteindre la plénitude de tes forces. Tu ignores si tes parents vivent encore et tu ne leur reproches pas de t'avoir regardé partir, cachés, sans défendre votre droit ; tu connais le pouvoir de tes pâles ravisseurs. Tu penses, oui, que ton père aurait dû, au moins pour la forme, leur faire peur, les surprendre, exploiter

leurs superstitions ou la crainte instinctive des dominateurs envers le dominé. A quoi a servi leur discrétion ? (Et à quoi te sert-il de te tourmenter à présent ? C'est comme si tu te plaignais de l'humidité en plein brouillard, ou du froid en plein hiver. S'il en a été ainsi, c'est que cela devait être, et nul ne saurait soumettre les démons violacés qui gouvernent ta vie.)

Tu y rêves, et mal ; des éclairs de haine traversent tes nuits ; et des coups de tonnerre respectables et des tambours qui te somment de te lever, de résister, de t'enfuir — plus que tu ne peux le supporter. Ton repos est léger, harcelé, précaire. Et le jour tu confonds désirs et refus, craintes et aspirations, et lorsque tu cesses de rêver, tu ne sais jamais s'il est vrai que tu aies décidé de te rebeller et de fuir, ou si tu préfères prolonger tes haines passives et tes découragements.

Aux heures des repas tu es plus fâché que jamais, tu vois la pénible misère de cette situation, son caractère inacceptable. Tu manges parce que ta faim est absolue et que rien ne la distrait ; tu avalerais n'importe quoi. Malheureusement, cette horrible nourriture scandinave, qu'ils dévorent chaque jour avec la joie de la veille, te répugne

plus qu'un serpent mort et contribue à ta tristesse.

Si tu avais l'un de tes frères, cela irait mieux. Voir souffrir soulage la souffrance ; et puis vous inventeriez quelque distraction pour essayer d'oublier. Pourtant, il vaut mieux que tu sois seul. Un autre représenterait, d'ici peu, un obstacle à ta fuite ; une double fuite est impossible.

C'est dans la fuite que tu dois désormais te concentrer, dans sa préparation, dans l'élaboration d'un plan sans faille, dans la mise à profit de toute circonstance qui la favorise. Tu enregistreras un par un les actes de tes geôliers, leurs gestes, l'endroit où ils rangent les clefs, la distance à laquelle ils se placent de tes barreaux. Tu as déjà gagné en parti leur confiance, ils t'observent moins attentivement qu'au début. Tu leur es même indifférent, parfois — les malheureux. Pauvres types. Il faut bien qu'ils fassent leur travail, qu'ils gagnent leur pain ; ils ne sont pas responsables des ordres de leurs maîtres. Tu regretteras d'avoir à leur faire du mal, à les frapper, à les étrangler, peut-être.

Il ne faut pas fléchir. Ils ont été durs envers toi ; si ce n'est eux, ce sont leurs maîtres. Pourquoi leur obéissent-ils ? Ta fuite : ne penser qu'à elle, ne vivre que pour elle ; lutter contre les rêves,

dominer tes faiblesses. Ta fuite. Ils n'auront pas le temps de la découvrir. Ils te croient un chimpanzé et espèrent tôt ou tard te dompter. Ou bien ils imaginent que tu es tout au plus un orang-outang capturé avant de devenir féroce. Le jour où ils apprendront la vérité ce sera aux dépens de leur vie.

Tu es Bohr, indomptable, certes, et féroce si tu laisses ton instinct secouer tes formidables bras. Tu es Bohr, fidèle à ton nom. Roi d'obscur laine rêche, hérissé et brutal ; ta peau est algue ténébreuse, impénétrable, indestructible. Comme une âpre grappe de fumée noire. Bohr : une voyelle sombre et prolongée au centre de toi, qui donnera un sens au reste de ta vie.

Le triangle

Il arriva très tôt. Cette arrivée me surprit. Nous nous étions mis d'accord pour nous revoir un jour, mais, je ne sais pourquoi, sa visite interrompit mon ordre. Je sentis qu'elle n'aurait pas dû se produire alors : quelque chose en moi protestait contre cette interruption. Peut-être avait-il prévu ma surprise et désirait-il, justement, me prendre au dépourvu. Dans quel but ? Je ne sais.

Il arriva donc un matin d'automne — d'air transi et d'arbres attentifs — inattendu, sans scrupules. Ses trois côtés reluisaient, et nul n'aurait deviné sous cet acier présumable la pauvre corde, le fil sournois qui s'était enfui d'un magasin pour se transformer en triangle à l'abri d'un coin de nuit, dans quelque parc.

Il se posa sur l'une des chaises du salon, me laissa parler. Je dus dissimuler combien j'en avais peu envie.

Nous nous étions connus dans un théâtre. Son attitude, derrière un rideau de l'orchestre, m'avait semblé intéressante. Après avoir bavardé un moment pendant l'entracte, il m'avait laissé entendre de peu de gestes de son sommet qu'il partageait mes idées. Nous venions de voir le premier acte de *L'Avare* et je m'étais lancé en des considérations sur la forme chez Molière. J'avais même organisé un parallèle (purement extérieur, arbitraire) entre ces jeux pointus et certaine pièce de Marivaux.

Comment ai-je eu l'idée de lui offrir un poste à l'Institut ? Sa discrétion, peut-être. « Un portier presque muet et amateur de lettres, un ami fidèle de la maison », ai-je dû penser. Mais il ne comprit pas bien ma proposition. Comme le salaire était loin d'être négligeable et la tâche compliquée, il était naturel de ne lui proposer que le poste de portier, et encore, avec un horaire réduit. Du reste, il m'était de toute évidence interdit d'envisager la moindre possibilité de le nommer professeur assistant.

A la sortie du théâtre je lui expliquai donc comment mes pouvoirs se bornaient malheureusement à l'engagement direct d'un portier (le précédent avait abandonné sa charge, douze jours auparavant, pour se consacrer à une plantation d'oignons giratoires qu'il possédait dans le nord) et j'osai supposer les avantages d'une vie sédentaire et payée par l'Etat. L'explication lui plut. Je crois me souvenir de ses trois angles s'ouvrant et se fermant en cadence, et de ma crainte de le voir tomber de la table où il appuyait sa base tandis que je buvais un crème. Nous convînmes qu'avant la fin du mois il me ferait savoir sa décision. L'Institut attendrait jusque-là.

Puis je l'oubliai. Ou plutôt non : je le laissai en suspens dans ma mémoire, comme lorsque nous en éliminons quelqu'un, certains, inconsciemment, qu'il ne rentrera pas dans notre vie avant tel ou tel moment. Le retour est parfois imprévu, puisque la suspension n'est pas réciproque, ne concorde pas. C'est, à mon désarroi, ce qui se passa avec lui.

Que devais-je lui proposer, exactement ? Ah, oui : un poste de portier. J'avais insisté : qu'il vienne me voir, même pour refuser. Car je désirais

quelque chose de plus. Je ne me l'avouais pas, mais il m'attirait, le triangle. Il m'effrayait, aussi. Me plaisait-il ? Est-ce qu'il le remarquait ? Irrésistiblement. Il fallait que j'approche.

Tout en exposant les conditions de travail à l'Institut et en prolongeant mes gestes nonchalants par des allées et venues autour de la table du salon sous prétexte de laisser dans le cendrier un peu de ma cigarette morte, je laissais entre nous une très courte distance — distance que j'abrégeai encore en me penchant.

Alors — juste lucidité —, je trouvai ce que je cherchais. Depuis le début, le triangle m'avait gêné plutôt qu'attiré. J'en découvrais maintenant la raison : c'était sa surface. Bien qu'en apparence il n'y eût rien entre ses côtés (on voyait à travers) lorsqu'on le regardait fixement, le vide, ce vide simulé, changeait. Un doute me retint. Comme devant un reflet dans la vitre d'un train de nuit, je percevais alternativement deux images. L'une, bien sûr, le dossier de la chaise. L'autre ? Une espèce de substance opaque, à peine insinuée — sa surface —, son corps, en somme.

J'eus vraiment peur. Un triangle n'a, en principe, que ses côtés et, à l'intérieur, le papier qu'on

lui prête ; tout au moins un triangle de livre, me dis-je. Cela faisait longtemps que je n'avais pas vu de figures géométriques. Dans le pays où je vis, les triangles sont rares et le gouvernement, hygiénique et rancunier, a interdit la circulation de toute figure ne payant pas l'impôt sur l'absence de bruit. Je me rappelai cependant qu'une surface ne provoque pas de sensation particulière. « C'est ce que j'ai toujours supposé, sans autre raison, finalement, que les leçons distraites d'un borgne, professeur de lycée. »

Il restait raide, tranquille, en face de moi. Pour cacher mon trouble, je me remis à marcher, tandis qu'une hyperbolique parenthèse relative à l'histoire de je ne sais quelle Littérature s'échappait de mes lèvres. Avec moins d'agitation, j'en revins à son emploi, insistant toutefois, condamnant la bassesse de qui avait préféré la culture des oignons à celle de l'esprit. Je finis par lui proposer, avec l'euphorie d'un timide qui perd pied, d'entrer dans ses fonctions dès le jour suivant. Malgré ma véhémence, je ne cessai d'épier sa surface. Plusieurs minutes passèrent ; une seule, peut-être, très longue. J'articulai : « Demain même, si vous vou-

lez. Je n'ai pas souvent l'occasion d'engager quelqu'un de vos mérites. Très sincèrement. »

Mon enthousiasme tomba en terrain ingrat. Non seulement il évita de me répondre mais, à la troisième phrase, il sauta doucement à terre, m'adressa une brève révérence et, silencieux, glissa jusqu'à la porte.

Je le suivis. Je le vis laisser le jardin derrière lui et disparaître, et je restai seul, face aux arbres attentifs, dans l'air transi de l'automne.

Je me demande aujourd'hui s'il a compris, à ma maladresse, combien sa surface m'avait inquiété, et s'il a prévu, ennuyé, mon excès inquisiteur. En tout cas quelque chose le déranga, ce jour-là, et beaucoup, car je ne le vis plus.

(A Don Antonio Miguel Grompone)

T A B L E

1.	Elle n'a pas le droit	9
2.	Elle	15
3.	Voyage	21
4.	Le feu	27
5.	Dans l'autobus	33
6.	La rose bleue	39
7.	Au printemps	47
8.	Mon cher Lord Richard	55
9.	Le trou	63
10.	L'emmener jusque-là	71
11.	Allons, Marcel, écoute, Marcel	75
12.	Crisopo	83

13.	Le rendez-vous	89
14.	Contrebandiers	95
15.	Elle va être contente, Louise	101
16.	Avant de me perdre	109
17.	En direct	115
18.	Hôtes	123
19.	Bonsoir, Urbain	129
20.	Là	135
21.	Longs, sûrs cyprès	143
22.	Alors, tu n'y croyais pas	149
23.	Il mio tormento	157
24.	J'aime le vent noir	163
25.	Tous les deux	169
26.	Nuit et jour	177
27.	Fureur de baldafios	183
28.	Géant	189
29.	Roi d'obscur laine rêche	197
33.	Le triangle	204

A C H E V É
D'IMPRIMER
SUR LES
PRESSES D'AUBIN
LIGUGÉ (VIENNE)
LE 25 FÉVR.
1969